

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ÉCRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Égypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

	Pages.
THIERRY MAULNIER... Visage de la France	113
GEORGES GORSE..... Le Faust de la Renaissance anglaise	118
GEORGES CATTAUI ... Kent	128
H. SOULON..... Jules Supervielle	130
ARSÈNE YERGATH.... Poèmes	152
DORRYA FAHMY..... George Sand et la Guerre	154
TAHA HUSSEIN..... Le Livre des Jours (suite).....	159

L'AIR DU MOIS

A perpétuité par Jeanne ARCACHE.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE

La faillite de la neutralité.

NOTES ET CRITIQUES

Le temps de la tour d'ivoire est révolu. — Le Canal de Kiel ou le trait d'union.
Voix de l'Égypte. — Les idées d'Ibn Khaldoun sur l'évolution des sociétés.
Quelques réflexions sur «Cléopâtre» d'Auguste Bailly.

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS



Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaires des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient



La Librairie Hachette est acheteuse
de tous les exemplaires n° 1 de la *Revue du Caire*

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{IE}

LE CAIRE >< ALEXANDRIE

Force Motrice Électrique
Tarifs Réduits pour Industries

Vente à tempérament et location
de chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ ET ÉLECTRICITÉ

—●—
Cokes calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées
du goudron - Naphtaline

LA REVUE DU CAIRE

VISAGE DE LA FRANCE.

La France est le pays des extrêmes. le peuple le plus léger du monde et le plus grave : celui qui a donné au monde des exemples presque incroyables d'extravagance dans le faste et de parcimonie : celui qui a produit Versailles et les lotissements, les Croisades et la sagesse bourgeoise ; celui qui a inscrit dans son histoire mille ans de stabilité politique et quatre révolutions en un siècle ; celui qui est le plus porté aux plaisirs et le plus ascétique ; celui qui est entre tous doué pour les arts et qui paraît dans ses banlieues et ses villages le plus indifférent au décor de la vie ; celui qui pousse parfois jusqu'au ridicule la manie de la conversation et qui n'a cessé d'apporter dans le monde la fantaisie et l'ordre, de lui donner les leçons de la liberté et de la rigueur ; celui qui est fils aîné de l'Église et père du scepticisme ; celui qui a poussé son goût de tous les contraires au point d'unir à ce goût la haine de la discordance, et à la poursuite de tous les extrêmes un culte parfois irritant de la mesure ; le peuple français est aussi le plus militaire et le plus civil du monde.

Aucun n'a fait plus souvent la guerre. Nous avons eu des siècles de guerre avec chacun de nos voisins, l'Espagne, le Saint-Empire, l'Angleterre, la Prusse, les Papes même. Nous avons dû arrêter sur notre sol les grandes hordes conquérantes, Attila, les Arabes. Nous avons dû

faire par les armes notre unité, et, cette unité à peine faite, commencer de la défendre. Nous avons aussi trouvé le temps de fonder quelques Empires, celui de Charlemagne, celui de Constantinople, celui de Louis XIV, celui de Duplex, celui de Napoléon, celui qui est aujourd'hui le nôtre. Nous avons toujours considéré l'entretien d'une des plus fortes armées d'Europe, non pas à la manière prussienne, comme notre raison d'être, mais comme une loi de notre existence. Nous voici de nouveau, avec cette armée, en guerre. Nos années de guerre sont sans doute dans notre vie nationale plus nombreuses que nos années de paix. Pourtant, il est impossible de discerner dans notre histoire une ère de véritable militarisme.

A aucun moment, il n'y a eu en France ce consentement unanime, cette complicité des chefs du gouvernement, des bourgeois, des professeurs, des écrivains et des militaires eux-mêmes, pour la prédominance des valeurs militaires sur les valeurs civiles. La guerre elle-même dont la France a fixé les lois, la guerre du xvii^e et du xviii^e siècle, la guerre des temps où les valeurs françaises réglaient la vie européenne, fut la plus civile des guerres, le moment de l'histoire où le temps de guerre se rapprocha le plus du temps de paix. Si grand qu'ait été en France le prestige du métier des armes, il n'a jamais donné aux hommes de guerre le pouvoir et l'envie de dicter leurs volontés à la société civile et de s'instituer les maîtres de l'État. Napoléon fait exception. Mais Napoléon, homme de guerre, ne fut pas désigné par l'armée pour gouverner la France : elle ne le choisit pas, elle le suivit. La part prise par les civils dans la conduite des guerres, en France, est plus grande que la part prise par les militaires dans les affaires de l'État. Pour se libérer de la domination anglaise, la France se découvrit un général qui était civil, et de plus femme : Jeanne d'Arc. Durant la guerre de Trente ans, le Saint-Empire est incarné par un reître : Wallenstein, la France par un civil et de plus prêtre : Richelieu. Dans la Grande Guerre la France confie son destin à un civil,

et de plus antimilitariste : Clémenceau. Les trois fois c'est la France qui vainct. On ne fait pas ces remarques pour faire oublier Duguesclin, ou Turenne, ou Foch — ou Bonaparte — mais seulement pour souligner que dans la guerre elle-même, la nation française si haut qu'elle ait placée son armée n'a jamais consenti à se confondre avec elle.

Il est un mot français entre tous : celui de civilisation, puisque la nation française est le produit non d'une conquête, non d'une race, non de l'isolement géographique, mais d'une communauté de vie lentement élaborée avec les apports les plus divers, puisqu'elle est moins la mère que la fille de la civilisation française. Le mot de civilisation est la justification préférée de la France, l'étoile directrice de sa vie, le résumé de sa fonction dans l'univers. Or civiliser, c'est rendre civil. C'est établir la prédominance des lois civiles, du pouvoir civil, des mœurs civiles, sur le désordre, la tyrannie, la brutalité guerrières. Les philosophes qui ont proclamé depuis un siècle et demi, en Allemagne, la grandeur et la nécessité de l'instrument militaire l'ont fait au nom de la guerre : l'armée étant le moyen des guerres victorieuses, les périodes de paix étant destinées à exploiter les avantages d'une précédente victoire et à préparer la victoire prochaine. Pour les philosophes français, la morale militaire n'est pas une morale de maîtres « mais une morale de serviteurs » : serviteurs de l'État, serviteurs de la nation, « Servitude militaire » dit Vigny. Au moment des pires campagnes antimilitaristes en France, ceux qui défendaient l'armée ne la défendaient pas au nom d'une morale guerrière, ils ne déclaraient pas méprisables la vie civile, la paix ; les militaristes français sont des pacifistes : ils estiment qu'une armée forte est le meilleur moyen de sauver la paix « le sang des ennemis est aussi le sang des hommes, dit Louis XV, la vraie gloire est de l'épargner ». Pour un homme d'État français, pour un citoyen français, pour un militaire français, l'armée n'a pas tout à fait joué son rôle, si elle a gagné une guerre. Elle ne l'a rempli de façon

tout à fait satisfaisante, que si, par sa résolution et sa force, elle l'a évitée.

Mais ici se pose un problème. La guerre d'aujourd'hui, plus encore que celle d'il y a vingt ans, exige la participation du pays entier, sa militarisation intégrale. Non seulement les civils les plus jeunes et les plus forts sont transformés en soldats, mais les autres même, travailleurs des usines de guerre, citadins astreints aux consignes de défense antiaérienne et aux rationnements, écrivains soumis à la censure, femmes mobilisées, se trouvent du jour au lendemain privés des libertés et des loisirs de la vie civile. Pour des millions de Français, sinon pour tous les Français, une société nouvelle est née, une société de guerre, qui n'a plus rien de commun avec la société civile.

A l'exemple de l'Allemagne et pour la combattre, la France a dû se militariser toute entière, se vêtir d'une armure semblable à celle dont depuis des années l'Allemagne s'était revêtue. Nous sommes entrés dans une époque où le but suprême de nos efforts, la mesure de nos énergies, l'épreuve de notre force doivent être un nombre toujours plus grand de chars d'assaut et d'avions. Nous devons renoncer pour une durée de temps que nous ne pouvons prévoir, à ce qui constitue pour nous le contenu même de la civilisation, le loisir, le bien-être, la liberté, la douceur des mœurs, les égards entre les personnes, les arts. Nous faisons à notre tour les sacrifices qu'ont fait depuis de longues années, et en pleine paix, nos ennemis. Mais nous faisons ces sacrifices aujourd'hui précisément pour éviter qu'ils ne deviennent universels et irrémédiables, pour éviter qu'ils ne deviennent la loi du monde. Mieux vaut la guerre que la barbarie. La civilisation en guerre est forcée de prendre le visage de ce qui lui est le plus contraire. Mais comment se sauverait-elle si elle ne luttait pas ?

L'Allemagne avait donné à la paix le visage de la guerre ; alors même qu'elle se déclarait par la voix de son chef le plus attachée à la paix, elle n'acceptait de cette paix que

ce qu'elle pouvait comporter de valeurs guerrières, elle en faisait une guerre sans péril et sans héroïsme. Ce que les Allemands demandaient à la paix c'était d'obéir, de marcher au pas, de conquérir, d'asservir. Nous avons ôté à cette guerre — car c'était la guerre — son masque de paix. Nous sommes entrés en guerre. Mais tandis que la paix n'était pour les Allemands que le masque de la guerre, la paix est pour nous le seul but de guerre, la seule justification de la guerre. Ce que tous les Français de gauche ou de droite, reprochent à la victoire de 1919, victoire incomplète, manquée, c'est de n'avoir pas apporté la vraie paix. Nous faisons la guerre pour rétablir la paix, pour restaurer les valeurs de la paix. Notre guerre est plus pacifique que n'était la paix allemande : car la paix allemande était une guerre sans fin.

De sorte que l'Allemagne des dernières années était une Allemagne guerrière sous le masque de la paix, la France, même en temps de guerre, est une France pacifique : car elle a pris les armes pour rétablir ou sauver une civilisation pacifique, une civilisation civile. Si cette vérité a besoin d'un symbole, ce symbole peut être trouvé dans la mobilisation du 1^{er} septembre, lorsque dans toutes les gares de France, ceux qui allèrent combattre quittèrent en silence non seulement leurs enfants, leurs mères, leurs amours, mais leur ciel, leurs maisons, leurs travaux ou leur paresse, leurs livres, leurs fleurs, leur vie toute entière, et partirent dans le dénuement suprême. Ils savaient qu'il fallait renoncer à tout pour tout sauver, que pour tout sauver il fallait tout perdre et peut-être pour toujours. Avec eux, la France s'est étrangement scindée, séparée d'elle-même. Elle veille, armée, à ses frontières. Mais tout ce qui fait son bonheur, sa raison d'être dans le monde, sa grandeur et sa force guerrière elle-même est dans cette douceur dont ses fils se sont dépouillés, parce qu'elle était ce qu'ils avaient de plus précieux.

Thierry MAULNIER.

LE FAUST DE LA RENAISSANCE ANGLAISE.

Les images les plus pures de la Renaissance sont comme l'illustration d'une commune volonté de puissance dans tous les domaines de la pensée et de l'action. C'est d'abord l'Italie qui nous présente le *Condottiere* à l'œil d'aigle d'Antonello de Messine, ou ce cavalier solitaire de Simone Martini qui, tout bardé de fer, va d'une forteresse à l'autre. Plus tard, des bourgades d'Estrémadure où volent la poussière et le blé, des palais lourds comme des casques, s'élancent les *conquistadors*. A son tour la Renaissance anglaise prend le flambeau de la puissance⁽¹⁾. L'Angleterre lance ses capitaines sur le monde. Essex détruit à Cadix la puissance espagnole. Raleigh, entre deux sonnets, conquiert la Guyane. En même temps, ce peuple de cinq millions d'habitants nous donne l'une des littératures les plus riches de cette époque universellement féconde. Un théâtre d'une sauvagerie précieuse. Les plus véhéments, le Kyd de la Tragédie espagnole, le Marlowe

⁽¹⁾ Les grands renaissants français dédaignent un peu cette volonté de puissance et s'attachent davantage à l'idée de *sagesse*. Déjà Rabelais avait raillé les conquérants et s'était proposé pour idéal le *Pantagruélisme*, défini comme «une certaine philosophie confite en mépris des choses fortuites». Au moment où la Renaissance anglaise bat son plein, Michel de Montaigne, enfermé dans sa «librairie», disserte sur son «moi».

de Tamerlan, sont les plus applaudis. Les «University wits», Lyly, Peele, Lodge, Greene, sont eux-mêmes entraînés. Marlowe mène le jeu, lorsque, à vingt-neuf ans, on retrouve son cadavre dans un bouge, un couteau planté entre les épaules.

Christopher Marlowe nous a donné le Faust de la Renaissance anglaise, l'apport de la Renaissance anglaise au thème éternel de Faust. Entre notre miracle de Théophile, drame de la foi, et l'œuvre de Gœthe, drame cosmique et, du point de vue de Faust, drame de la connaissance, c'est le drame de la puissance ¹⁾. Au reste, simple découpage dramatique, semble-t-il, de l'*Histoire anglaise du docteur Faust*, imitée elle-même du *Faustbuch*, la pièce de Marlowe se présente sous la forme de scènes juxtaposées, que l'auteur a négligé de relier par une continuité psychologique ou par une progression philosophique quelconque. C'est une œuvre purement dramatique et poétique et comme telle l'une des plus puissantes orchestrations de ces grands thèmes, de ces vastes ensembles d'idées que la Renaissance se plaît à opposer et à entrechoquer, à titre de recherche intellectuelle, comme la foudre, croyait-on, jaillit du choc des nuées. Le dramaturge analyse mal ces grandes idées, mais il prend conscience de leur gravité et ressent profondément leurs oppositions... Drame puissant et drame de la puissance. Nulle part nous ne trouvons mieux dramatiquement définie l'opposition du «*self-conceit*» du Faust Renaissant au «*self-contempt*» du Moyen âge.

«Va-t-en changer de forme, tu es trop laid pour m'écouter», telles sont les premières paroles de Faust à Méphisto qu'il vient d'évoquer. Nous sommes loin de la terreur qui s'emparera d'abord du héros de Gœthe. Ici

¹⁾ L'obligatoire critique des connaissances humaines se réduit chez Marlowe à quelques ironies sur la futilité des sciences ou leurs contradictions, et souligne surtout l'impuissance de l'homme armé des seuls arts de la sagesse.

Faust se sent à chaque instant supérieur à son serviteur diabolique. Il signe de son propre sang un pacte avec l'enfer, mais c'est un pacte qui lui assurera la puissance. A peu de frais d'ailleurs. Il fait une bonne affaire, d'autant qu'il ne croit guère à l'enfer ni même à la survie. A lui de se moquer des terreurs de Méphisto : « Je pense, dit-il, que l'enfer est une fable... Crois-tu Faust assez sot pour imaginer qu'après cette vie, il y a encore des souffrances? Bah, ce sont là des niaiseries et des contes de bonnes femmes... » Il croit à la magie plus qu'à l'enfer. Il croit à la magie qui lui donne la puissance, et il s'efforce de demeurer toujours supérieur à cette même puissance. Il se moque du pape dans sa propre chambre. Il fait apparaître des cornes au front d'un noble chevalier. Il présente à l'empereur l'ombre d'Alexandre. En plein hiver, il offre à la duchesse de Vanholt une grappe de raisin.

Mais bientôt la terreur s'empare de son âme. Est-ce l'épreuve de sa puissance magique qui lui a donné foi dans l'enfer? Est-ce plutôt qu'il prend conscience d'avoir fait un marché de dupe? Au tour de Méphisto d'ironiser : « Penses-tu que le Ciel est une choses si *glorieuse*? » Faust eût gagné au ciel une puissance plus glorieuse et plus réelle. Maintenant il est enchaîné à Lucifer. Il sera « mis en pièces » à la moindre désobéissance, au moindre élan vers Dieu. Au contraire, l'enfer ne peut rien contre un vieil ami de Faust, son voisin, secouru par la grâce divine. Le drame de Faust devient un drame de l'impuissance, et la plus terrible de toutes, l'impuissance au repentir, l'impuissance au salut.

Faust espère encore vaguement en un repentir de la dernière heure : « Dieu a appelé le larron sur la croix. » Mais de plus en plus, une seule réalité s'impose à sa pensée : « Faust doit être damné. » La grâce divine a passé sur sa tête comme cet ange dont le vieillard lui signalait la présence. Il n'a pu la saisir, il a laissé passer l'heure de la grâce. Alors, la grande malédiction calviniste s'abat sur lui. Au cœur même de la Renaissance anglaise, cette

malédiction est un ver rongeur. Ces magnifiques tentures dorées et rouges cachent l'angoisse du péché et la terreur de la décision divine.

Je donne ici la scène finale de Faust où cette panique devant la damnation trouve des accents d'une puissance inégalée dans le théâtre élisabéthain. Je la fais précéder du dernier fragment de la scène qui l'introduit. A la prière de ses compagnons d'études, Faust a évoqué l'ombre d'Hélène de Troie. Une dernière tentative du vieux voisin de Faust, une réprimande de Méphisto, et c'est sur la scène cette radieuse réapparition d'Hélène, comparable aux plus grandes pages de Shakespeare, que nous présentons d'abord.

«Que je puisse avoir pour amante cette céleste Hélène que j'ai vue tout à l'heure, dont les doux embrassements peuvent éteindre complètement ces pensées qui m'éloignent du serment que j'ai fait à Lucifer.» Tel est le dernier désir de Faust. Au milieu de la grande terreur calviniste, Hélène passe en silence, comme l'amour du paganisme dans la Renaissance anglaise, et comme au cœur de l'homme une foi mortelle dans la beauté.

Georges GORSE.

FRAGMENTS.

Dans la maison de Faust. — Hélène apparaît.

FAUST.

Est-ce toi?
 Visage qui lança mille vaisseaux sur l'onde
 Et qui brûla les tours immenses d'Ilion?
 Douce Hélène, qu'un baiser de toi me fasse immortel.

(Il l'embrasse.)

Ses lèvres aspirent mon âme : elle s'envole !...
 Hélène, viens à moi, viens me rendre mon âme !

C'est là que je vivrai : le ciel est sur ces lèvres
 Et tout est vil au prix de la seule Hélène...
 Je veux être Pâris, et pour l'amour de toi,
 Loin d'Ilion, la mort frappera Wittenberg.
 Je veux combattre encor le faible Ménélas
 Et porter tes couleurs à l'aigrette du casque.
 Oui, je veux blesser Achille au talon,
 Revenir à Hélène et cueillir son baiser...
 Oh ! tu es plus belle que l'air du soir
 Vêtu de la beauté de mille étoiles,
 Et plus brillante aussi que Jupiter en flammes
 Quand il vint éblouir la pauvre Sémélé,
 Toi plus comblée d'amour que le prince du ciel
 Dans les bras azurés de la folle Aréthuse,
 Et nulle autre que toi ne sera mon amante !

(*Ils sortent.*)

(*Entre le Vieillard.*)

LE VIEILLARD.

Sois maudit, Faust, ô misérable !
 pour éloigner ainsi la grâce de ton âme
 Et fuir le trône saint du tribunal céleste !

(*Entrent les démons.*)

Satan commence à m'éprouver dans son orgueil :
 Mais si dans ces tourments Dieu veut sonder ma foi,
 Ma foi, ô vil enfer, triomphera de toi.
 Présomptueux démons, voyez les cieus sourire
 De votre échec, voyez ces rires de mépris !
 Fuyez ! Car loin d'ici je vole vers mon Dieu.

(*Ils sortent, les démons d'un côté, de l'autre le vieillard.*)

SCÈNE XIV.

Même décor. — Entre Faust, avec des compagnons d'étude.

FAUST.

Ah ! Messieurs !

PREMIER ÉTUDIANT.

Qu'arrive-t-il à Faust ?

FAUST.

Ah ! mon doux compagnon d'étude, si seulement j'avais vécu avec toi, j'aurais vécu tranquille. Mais maintenant, je meurs éternellement. Regarde, est-ce lui ? Est-ce lui ?

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Que veut dire Faust ?

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Sans doute l'excès de solitude l'a-t-il fait tomber peu à peu dans quelque maladie.

PREMIER ÉTUDIANT.

S'il en est ainsi, nous ne manquerons pas de médecins pour le soigner... C'est une indigestion, rien à craindre, mon vieux !...

FAUST.

Une indigestion de péché mortel, qui a damné à la fois l'âme et le corps.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Alors, Faust, tourne tes regards vers le ciel ; souviens-toi que la miséricorde de Dieu est infinie.

FAUST.

Mais le crime de Faust ne pourra trouver de pardon : le serpent qui a tenté Ève peut être sauvé, mais pas Faust. Ah ! messieurs, écoutez-moi avec patience, et ne tremblez pas à mes paroles. Bien que mon cœur batte et palpite au souvenir des trente années que j'ai passées ici à étudier. Oh ! puissé-je n'avoir jamais vu Wittenberg, jamais lu aucun livre ! Et quels prodiges j'ai accomplis, l'Allemagne entière peut en témoigner, oui, le monde entier ; c'est pour cela que Faust a perdu tout à la fois, l'Allemagne et le monde, oui, le ciel même, le ciel, le séjour de Dieu, le trône des bienheureux, le royaume de joie, et qu'il doit rester en enfer pour toujours, en enfer, ah, en enfer, pour toujours ! Doux amis, qu'adviendra-t-il de Faust, s'il est en enfer pour toujours !

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Eh bien ! Faust, invoque Dieu.

FAUST.

Dieu, que Faust a abjuré ! Dieu, que Faust a blasphémé ! Ah ! mon Dieu, je voudrais pleurer, mais le démon refoule mes larmes. Jaillis, mon sang, au lieu de larmes ! oui ! ma vie et mon âme !... oh ! il enchaîne ma langue !... Je voudrais lever les mains, mais voyez, ils les tiennent, ils les tiennent !

TOUS.

Qui, Faust ?

FAUST.

Lucifer et Méphistophélès. Ah ! Messieurs, je leur ai donné mon âme pour prix de mon art magique.

TOUS.

A Dieu ne plaise !

FAUST.

Il n'a pas plu à Dieu en vérité ; mais Faust l'a fait : pour le vain plaisir de vingt-quatre années, Faust a perdu la joie et la félicité éternelles. Je leur ai signé un contrat de mon propre sang : la date est expirée, l'heure va venir et il viendra me saisir.

PREMIER ÉTUDIANT.

Pourquoi Faust ne nous l'a-t-il pas dit plus tôt ? Des prêtres auraient pu prier pour toi !

FAUST.

J'ai souvent songé à le faire, mais le démon menaçait de me mettre en pièces si je prononçais le nom de Dieu et de me saisir corps et âme si je prêtais l'oreille à la divinité ; et maintenant il est trop tard. Messieurs, éloignez-vous, de peur que vous ne périssiez avec moi.

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Oh, qu'allons-nous faire pour sauver Faust !

FAUST.

Ne parlez pas de moi, mais sauvez-vous vous-mêmes, et retirez-vous.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Dieu me donnera des forces ; je veux demeurer avec Faust.

PREMIER ÉTUDIANT.

Ne tente pas Dieu, cher ami ; mais allons dans la chambre voisine, et là prions pour lui.

FAUST.

Oui, priez pour moi, priez pour moi ; et quelque bruit que vous entendiez, ne venez pas à moi, car rien ne peut me secourir.

TROISIÈME ÉTUDIANT.

Prie toi-même et nous prions Dieu d'avoir pitié de toi.

FAUST.

Messieurs, adieu : si je vis jusqu'au matin, je vous rendrai visite ; sinon, Faust est en enfer.

TOUS.

Adieu, Faust !

(Les étudiants sortent. Onze heures sonnent.)

FAUST.

Ah, Faust !

Maintenant tu n'as plus qu'une pauvre heure à vivre,
Puis tu seras damné pour une éternité !

Ô vous, sphères du ciel à jamais animées,
Arrêtez-vous enfin, faites que le temps cesse
Et que jamais pour moi ne vienne ce minuit.

Bel œil de la Nature, ah, lève-toi encore !

Lève-toi et fais-nous un jour perpétuel.

Ou qu'il nous soit donné de faire de cette heure

Un an, un mois, une semaine, un jour complet,

Pour que Faust se repente et qu'il sauve son âme.

Ô lente, lente currite, noctis equi !

Les astres vont encor, le temps court, l'heure passe,

Le démon va venir, Faust doit être damné.
 Je m'élançai vers Dieu ! — Qui me retient à terre ? —
 Vois les torrents du sang du Christ au firmament !
 Ah, pour sauver mon âme, il ne faut qu'une goutte
 De ce sang, la moitié d'une goutte, ah, mon Christ !
 — Tu déchires mon cœur quand je nomme mon Christ !
 Et pourtant je l'invoque ! Ô Lucifer, pitié !
 — Où est-il maintenant ? Parti... Mais voyez, Dieu
 Étend son bras, fronçant ses sourcils irrités.
 Ah, collines et monts, venez, croulez sur moi,
 Cachez-moi au courroux terrible de mon Dieu !
 Non, Non !...
 Tête baissée, je veux me plonger dans la terre.
 Terre, ouvre-toi ! Oh non, tu n'es pas un asile !
 Astres qui présidiez au jour de ma naissance,
 Vous qui m'avez donné pour lot mort et enfer,
 Aspirez maintenant Faust, ainsi qu'une brume,
 Dans les entrailles des nuées grosses de pluie ;
 Ainsi, lorsque vous vomirez dans l'air,
 Mon corps pourra sortir de vos bouches fumantes,
 Et mon âme n'aura d'autre issue que le ciel !

(*la demi-heure sonne.*)

La demie a passé ! L'heure va s'achever.
 Ô Dieu !
 Si tu ne veux enfin faire grâce à mon âme,
 Au nom du Christ qui m'a racheté de son sang,
 Impose quelque terme à mes maux incessants.
 Que Faust aille en enfer pour un millier d'années,
 Pour cent mille, et qu'il trouve à la fin le salut.
 — Il n'y a pas de fin pour les âmes damnées !
 Oh, pourquoi n'es-tu pas un être privé d'âme,
 Pourquoi sentir en toi cette chose immortelle ?
 Métempsychose et théories de Pythagore !
 Si c'était vrai, cette âme irait bien loin de moi
 Et je serais changé en une bête brute !
 Toutes les bêtes sont heureuses : à leur mort,
 Leur âme se disperse en quelques éléments ;
 Mais la mienne doit vivre en enfer torturée.
 Que maudits soient ceux qui m'ont engendré ! Non,
 [Faust,

Maudit sois-tu toi-même, et maudit Lucifer
Qui t'a privé du Ciel et des béatitudes !

(minuit sonne.)

L'heure sonne ! Ô mon corps, évanouis-toi dans l'air,
Ou Satan va bientôt t'entraîner en enfer !

(tonnerre et éclairs)

Transforme-toi, mon âme, en fines gouttes d'eau
Et tombe dans la mer, à jamais introuvable !

(entrent des démons.)

Mon Dieu, mon Dieu,
Ne jette pas sur moi des regards si farouches !
Couleuvres et serpents, laissez-moi respirer !
Hideux enfer, ne t'ouvre pas ! Satan, arrière !
Je brûlerai mes livres ! . . . Ah, Méphistophélès !

(les démons sortent, entraînant Faust.)

(Traduction de Georges GORSE.)

KENT.

I

*La voix des matelots s'est-elle tue,
Que j'entendais dans la vague et le vent?
Nef amarrée au seuil de l'occident,
Grande île dans le nord, d'herbe vêtue,
Tu rêves dans l'orage et l'ouragan
Et tu peuples de spectres mi-vivants
L'espace trouble et la nuit ambiguë
Où nous allons, envoûtés, poursuivant
Ton mirage, de la mer à la nue.*

II

*Jamais l'airain, que n'émeut nul amour,
Ni l'orgue, la viole ou la cithare,
Comme vos voix n'ont troublé mon cœur lourd :
Votre musique humaine m'est plus rare ;
O mariniers, — par quel remous séduits ?
Hé!ant du bord cette terre insensée,
C'est vous toujours qui m'ouvrez dans la nuit
Le havre où j'ancre une nef menacée.*

III

*En cet instant où la terre nubile
Appelle l'étreinte du Renouveau,
Quand Mars, au cœur de l'année immobile,*

*Est couronné de son premier rameau,
J'aborde, et le soleil à ma venue
Sourit, la primevère sur le seuil
S'ouvre, l'herbe verdit la cime nue,
Le premier chant d'oiseau me fait accueil
A l'heure juste entre les deux saisons. . .
— Robin-des-bois, Ariel, Ophélie,
A ces près lisses, ces eaux, ces vallons,
Quel vœu, quelle religion vous lie?*

IV

*Dans la campagne, où luit bientôt l'Avril,
Les vergers sont parés d'un givre étrange
Et le soleil nimbe d'un or subtil
Les poiriers blancs comme des essaims d'anges.
La saison met sa furtive féerie
Dans la forêt qu'enchantent mille oiseaux,
Le crocus jonche l'herbe au bord des eaux
Et le ruisseau coule à fleur de prairie
Entre les arbres, je vois l'estuaire . . .
Mais quels vaisseaux, mûres emmêlées,
M'offrent, parmi leurs étranges douaires,
Tous les trésors des îles éloignées?*

Georges CATAULI.

JULES SUPERVIELLE.

En dehors de toute école, sans bruit, sans fausse réclame, n'obéissant qu'à son instinct de poète et aux appels de son cœur tendre, Jules Supervielle édifie une œuvre qui de plus en plus s'impose à notre admiration. Alors que, chez la plupart des poètes contemporains, la poésie se présente comme la mise en œuvre, et pour ainsi dire la preuve écrite d'une idéologie, d'une esthétique conçues à priori — idéologie, esthétique éphémères qui se détruisent l'une l'autre et soudain flambent comme feu de sarments, sans compter que la poésie se trouve ainsi, dès l'abord, entachée d'un effort arbitraire de la volonté — la poésie de Supervielle se construit elle-même dans un mouvement spontané, vivant. Voulant édifier une œuvre, il en prend le moyen le meilleur : se construire, s'édifier soi-même. — Quand on lui demande comment il conçoit le rôle de la poésie, il répond : « Quand tout tremble autour de nous, la poésie n'est-elle pas chargée de représenter ce peu de terre ferme dont nous ne saurions nous passer ! » Voilà son point de départ, et il n'est rien qui ressemble moins à un manifeste surréaliste. . .

Or il se trouve que cet homme réfugié en lui-même, cet homme qui s'interroge ainsi :

*Homme égaré dans les siècles,
Ne trouveras-tu jamais un contemporain?*

il se trouve que cet homme est celui de nos poètes qui nous donne la plus simple, la plus large, la plus belle leçon d'humanité (le mot peut être pris dans tous les sens). Pierre Abraham, dans une étude fort intéressante parue dans la *Nouvelle revue française*, analysant le visage de Jules Supervielle, discerne dans la partie gauche de ce visage un «collecteur de sensations qui travaille comme un nourricier au profit de la tendresse élégiaque éparse dans la partie droite». Un extraordinaire don de voir et de créer des images, un cœur infiniment tendre qui joue par rapport à ces sensations le rôle de catalyseur et transpose selon les besoins de sa tendresse : c'est là, en effet, l'essentiel de Jules Supervielle, sa part à lui. Un chant s'inscrit au long de ces poèmes, qui est un chant d'amitié, le chant de la réconciliation du monde total : êtres et choses, dans le cœur de l'homme. Dans le trouble actuel, dans la confusion de toutes les valeurs et au moment où l'homme semble désespérer de lui-même, un poète fonde sa poésie sur la confiance. Il n'est pas de message qui soit plus digne d'être entendu. Un message, surtout, de cette qualité.

*
* *

La poésie de Supervielle est fort loin d'être un jeu : elle est très sérieuse, très grave. Comme la poésie surréaliste, quoique par des voies différentes et avec des moyens très personnels, elle ne tend à rien de moins qu'à trouver le secret même de l'être, le secret de

Ces rumeurs obscures
Encerclant à la fois
Le vivre et le mourir.

dit magnifiquement Supervielle. — Ambition orgueilleuse, sans doute, mais si noble, si belle, qu'elle demeurera assurément comme le plus beau témoignage de l'âge moderne. Elle se heurte aux problèmes les plus essentiels : Dieu, la Mort, l'Âme, la Destinée, elle sonde le mystère,

elle tente de résoudre toutes les antinomies dont le cœur de l'homme est le spectateur souffrant. Elle est toute traversée, secouée d'angoisse métaphysique : angoisse devant le monde, devant l'existence, devant le mystère de l'homme.

Mais ce qui fait l'originalité et l'émouvante beauté de cette poésie, — ce en quoi elle diffère profondément de la poésie surréaliste, c'est que la fureur mauvaise, la malédiction lui sont inconnues. Semblable au nuage pour qui

*Rien n'est si pesant qu'il ne puisse l'embarquer
Ni la place du marché, ni ses douze brasseries,
Toutes les tables dehors et les visages qui rient,
Le manège avec ses ors, les porcs de bois, leur peinture,*

Supervielle voudrait mettre le monde entier dans son cœur. Mais un homme n'est pas un nuage. Un homme c'est lourd, c'est confus, plein d'empêchements et de gênes. Le poète pourtant le tentera.

Gravitations est le premier effort de Supervielle pour transporter l'humain dans les champs de l'Infini. A cette distance peut-être les reflets et les ombres se revêtiront de douceur et de tendresse.....

Le voici donc

*Prêtant le flanc, le dos, la tête et la poitrine
A tous les dards de l'Infini qui l'avoisine.*

L'expression hélas ! n'est que trop juste : dards et flèches le transpercent : les flèches sont mauvaises, les dards sont ennemis. Pascal s'effrayait devant le silence des espaces infinis, mais cette frayeur même était un acte d'adoration — et ces lampes, il savait quelle main vigilante les tenait suspendues. Des mondes de Supervielle au contraire, Dieu est terriblement absent. L'angoisse métaphysique du monde et de l'existence a son écho dans les champs du ciel. Ces espaces infinis sont solitaires, éternels d'une éternité glacée, habités par le silence. Le bruit que

l'on y entend, le bruit des sphères roulant dans les abîmes est un bruit sourd, étouffé, tragique :

*Si je colle l'oreille à l'immobile chaussée
C'est l'horrible galop des mondes, la bataille des vertiges.*

*On devine l'ahan des galériens du ciel
Tapis parmi les rames d'un navire sans âge
Qui laisse en l'air un murmure de coquillage
Et navigue sans but dans la nuit éternelle,
Dans la nuit sans escales, sans rampes ni statues,
Sans la douceur de l'avenir
Qui nous frôle de ses plumes
Et nous défend de mourir.
Le navire s'éloigne derrière de hautes roches de ténèbres,
Les étoiles restent seules contractées au fond de leur fièvre
Avec leur aveu dans la gorge
Et l'horreur de ne pouvoir
Imaginer une rose
Dans leur mémoire qui brûle.*

Silence — éternité — solitude. Un navire sans but : la Providence est amèrement niée et cette harmonie des mondes que chantait Lamartine ; — et l'homme lui-même est enveloppé dans l'universel désordre. Cette vie éternelle, est-ce la vie, est-ce la mort ! N'est-ce pas plutôt une impossible vie de mort ?

C'est pourtant dans ces régions inhumaines que le poète va projeter ses rêves. Ne serait-ce pas par pitié pour la création et dans le secret désir d'y apporter un peu de tendresse humaine ? Oh d'ailleurs, sans blasphème. Les cris sacrilèges d'un Rimbaud, le mépris distant d'un Vigny, les assauts prométhéens d'un Hugo, la révolte furieuse des surréalistes ne sont pas son fait. Rien de chrétien en lui, il est vrai, mais rien non plus d'anti-chrétien. Sa tendresse est modeste, elle ne cherche pas à s'imposer, mais plutôt à s'insinuer, à convaincre à force de modération, de douceur, de bonne volonté.

A ces étoiles fixes comme le désespoir, à ces espaces mornes et angoissés il va faire l'aumône d'un peu de vie terrestre. Et d'abord lui-même transportera en plein ciel le 47 Boulevard Lannes où il habite ; il accrochera les portraits de son père et de sa mère entre deux étoiles tremblantes.

Le voici maintenant, toutes attaches coupées de la terre, angélique, ineffablement incorporel, innocent, pur, libre : toute une tablée d'enfants et d'amis monte au ciel. . . .

*Et comme dans la peinture de Rousseau le douanier
Notre tablée monte au ciel, voguant dans une nuée. . .
Nous chuchotons seulement tant on est près des étoiles
Sans cartes ni gouvernail, et le ciel pour bastingage.
Comment vinrent jusqu'ici ces goélands par centaines
Quand déjà nous respirons un angélique oxygène.
Nous cueillons et recueillons du céleste romarin,
De la fougère affranchie qui se passe de racines,
Et comme il nous est poussé dans l'air pur des ailes longues,
Nous mêlons notre plumage à la courbure des mondes.*

Maintenant, nouveau démiurge, il va appeler la vie à son secours ; il va susciter la vie. A cela l'aidera sa mémoire immémoriale — sa mémoire d'«homme égaré dans les siècles contemporains» :

*Je suis une vague de la mer naviguant depuis Homère
Recherchant un beau rivage pour que bruissent trois mille ans.*

Il va reconstruire les matins du monde, ces matins resplendissants de jeunesse et d'innocence où la création hésitait, où les choses avaient encore le choix entre plusieurs existences possibles, où elles demandaient l'être. Alors il pourra s'écrier magnifiquement :

*Jusqu'aux astres indéfinis
Qu'il fait humain, ô destinée!
L'univers même s'établit
Sur des colonnes étonnées.*

Voici une admirable vision de la Création à son aurore :

*Alentour naissaient mille bruits
Mais si pleins encor de silence
Que l'oreille croyait ouïr
Le chant de sa propre innocence.*

*Tout vivait en se regardant,
Miroir était le voisinage
Où chaque chose allait rêvant
A l'éclosion de son âge.*

Voici

*Un clair visage sans maître
Cherchant un corps pour que vive
Sa passion de connaître.
Nulle lèvre ne le colore
Mais avec un soin studieux,
Double, une natte de cheveux
Tombe sur un fragment d'épaule.*

L'espace et le temps sont niés : le passé et l'avenir appartiennent au poète ou plutôt au nouveau dieu. Le voici qui se distrait à colorer la naissance de la Belle au Bois dormant qui se réveillera dans mille ans.

*Amphidontes, carinaires, coquillages,
Vous qui ne parlez qu'à l'oreille,
Révélez-moi la jeune-fille
Qui se réveillera dans mille ans,
Que je colore la naissance
De ses lèvres et de ses yeux,
Que je lui dévoile le son
De sa jeunesse et de sa voix,
Que je lui apprenne son nom,
Que je la coiffe, la recoiffe
Selon mes mains et leur plaisir,
Et qu'enfin je la mesure avec mon âme flexible.*

La mort même, la mort est niée :

*Rien ne consent à mourir
De ce qui connut le vivre.*

Une morte

*ne sait pas si ses yeux
vont se fermer ou s'ouvrir.*

La mort est niée, disais-je. Nous allons donc pouvoir chanter le triomphe du poète? — Ce serait trop beau. Un jour, . . . un jour la mort est venue au-devant de lui. Plus exactement, elle est venue à ce rendez-vous auquel le poète l'avait conviée dans le village où reposent ses ancêtres : à Oloron-Sainte-Marie. — Eh bien, la Mort elle-même il la reçoit avec une salutation amicale — oh ! non pas à la manière enthousiaste de Lamartine qui lui tend les bras, mais simplement, modestement, comme quelqu'un qui l'attend depuis longtemps et qui sait

*qu'il n'est sur la terre
qu'un homme de plus ou de moins
tant le vivant ressemble au mort.*

Écoutez-le parlant à tous ces morts — à tous ses morts à lui — qu'il a rassemblés sous le ciel pyrénéen, d'une voix toujours amicale, d'une voix sourde, d'une voix d'ombre déjà :

*Ô morts à la démarche dérobée
Que nous confondons toujours avec l'immobilité,
Perdus dans votre sourire comme sous la pluie l'épithaphe,
Morts aux postures contraintes et gênés par trop d'espace,
Ô vous qui venez rôder autour de nos positions,
C'est nous qui sommes les boîteurs tout prêts à tomber sur
Vous êtes guéris du sang | le front.
De ce sang qui nous assoiffe,
Vous êtes guéris de voir*

*La mer le ciel et les bois, [baisers
 Vous en avez fini avec les lèvres, leurs raisons et leurs
 Avec nos mains qui nous suivent partout sans nous apaiser
 Mais en nous rien n'est plus vrai
 Que ce froid qui vous ressemble.
 Nous ne sommes séparés
 Que par le frisson d'un tremble.*

Il entend en lui l'appel de ses os, l'appel de la troupe calcaire «qui réclame la mort de son chef aux yeux bleus». Et presque au moment d'acquiescer, le regret le prend de la terre douce au cœur et il leur adresse cette humble supplique :

*Écoute-moi, sombre humerus,
 Les ténèbres de chair sont douces,
 Il ne faut pas songer encor
 A la flûte lisse des morts.
 Et toi, rosaire d'os, colonne vertébrale
 Que nulle main n'égrènera,
 Retarde notre heure ennemie,
 Prions pour le ruisseau de vie
 Qui se presse vers nos prunelles.*

Et je crois entendre la plainte millénaire, la plainte humaine de la vierge grecque, à l'instant du sacrifice :

Il est si doux de voir la lumière du soleil.

Il faut avoir vécu assez longuement dans l'intimité de Supervielle pour comprendre l'angoisse immense qui se cache sous tant de douceur. La raison — parmi tant d'autres — la raison essentielle de cette angoisse, nous la connaissons par ce poème qu'il a intitulé «*Sans Dieu*». Le poète sait déjà que rien ne restera de son moi terrestre.

Lui qui, dans un bel élan triomphal avait transporté la splendeur de la Terre dans les champs de l'Infini, quelle angoisse maintenant, quel désespoir absolu !...

*J'avance entre les astres, avec deux chiens aveugles...
On ne voit rien ici qui ressemble à la terre...
Mon cœur de chaque jour, ici noire est l'aurore.*

Le voici seul, livré à l'éther glacé, exposé à tous les coups de l'Infini, trompé par le Ciel :

*Le ciel tout près de moi me tourmente et me ment,
Il m'a pris mes deux chiens gelés restés derrière
Et j'entends leur exsangue, immobile aboiement.
Les étoiles se groupent et me tendent des chaînes,
Faudra-t-il humblement leur offrir mes poignets?
Une voix qui voudrait faire croire à l'Été
Décrit un banc de parc à ma fatigue humaine.
Le ciel est toujours là qui creuse son chemin.
Voici l'écho des coups de pic dans ma poitrine.
Ô ciel, ciel abaissé, je te touche des mains
Et m'enfoncé voûté dans la céleste mine.*

Il ne faut pas se leurrer, la détresse ici est sans espoir. Tant d'amitié pour aboutir à ce terme: le néant... Nombreux sont, à notre époque, les exemples de cette solitude dernière. Proust, Valéry et tant d'autres aboutissent à la même désespérance. Il serait cruel de les blâmer: plutôt faut-il s'étonner que la plume ne leur soit point tombée des mains et qu'ils aient eu le courage de continuer à vivre. Me sera-t-il permis, cependant, de rappeler la célèbre parabole de Claudel, la parabole d'Animus et d'Anima? Pourrai-je déplorer, cher Supervielle, que vous ayez délaissé votre âme, vous qui écrivez :

*Déjà nous ne pouvons regarder ni songer
Tant notre âme est un poids qui nous est étranger.*

Comme si, selon la forte parole de Péguy, le spirituel n'était lui-même charnel, comme si à tant d'amour, à un tel besoin de rêve, d'absolu, vous refusiez de donner son nom véritable, son nom adorable : l'Âme. Peut-être avez-

vous eu trop de confiance en votre esprit. Certes Animus est habile, il sait tourner les difficultés. Mais il finit par être dupe de lui-même. Et pendant ce temps Anima, enfermée dans sa chambre, chante pour elle seule ses chansons secrètes. Ah puissiez-vous un jour l'écouter à la serrure, écouter ravi cette mélodie si proche à la fois et si lointaine — et ouvrir enfin toute grande, la porte. Alors peut-être le monde en serait changé.

Mais le cœur des poètes est grand, le cœur des poètes n'en est pas à une contradiction près. C'est contre toute évidence de l'esprit que le poète refuse d'admettre que les morts soient morts. Mais, je l'ai dit, le cœur est têtue ; le cœur distingue *la* mort et *les* morts.

Nul poète n'a comme Supervielle, parlé des morts, avec cette retenue, cette pudeur, cette amitié — et si j'y insiste c'est parce que c'est un des points les plus originaux de sa poésie, un de ses plus beaux titres de gloire. Les morts ne sont pas morts : il nous suggère qu'ils sont seulement en sommeil — dans un sommeil intermédiaire entre la vie et la mort, un sommeil très doux qui ne les empêche pas d'approcher des vivants, de communiquer avec eux par des moyens mystérieux, par le silence même. Le poète leur parle avec familiarité, mais avec la familiarité qui convient aux morts : une familiarité respectueuse et douce, un peu gauche, pleine de mystère encore. Ses amis l'entourent, sa mère, Jean Angeli, Ricardo Guiraldès, Odilon Jean Périer, Marie, la vieille institutrice, une jeune-fille, une femme aimée. Et le poète voudrait faire quelque chose pour eux, leur donner quelque chose qui soit bien à eux, quelque chose à toucher et qui leur rappellerait la terre où sont les objets « si beaux d'être à portée de la main » :

*Donnez-lui vite une fourmi
Et si petite soit-elle,
Mais qu'elle soit bien à lui,
Il ne faut pas tromper un mort.
Donnez-la lui, ou bien le bec d'une hirondelle*

*Un bout d'herbe, un bout de Paris,
Il n'a plus qu'un grand vide à lui
Et comprend encor mal son sort.*

Et je ne puis sans émotion lire ces vers délicats que le poète s'adresse à lui-même — au mort qu'il sera un jour — et où s'unit ineffablement la grâce du sourire avec la pensée de la mort.

*Mon peu de terre avec mon peu de jour
Et ce nuage où mon esprit s'embarque
Tout ce qui fait l'âme glissante et lourde
Saurai-je, moi, saurai-je m'en déprendre.
Il faudra bien pourtant qu'on m'empaquette
Et me laisser ravir sans lâcheté
Colis moins fait pour vous, Éternité,
Qu'un frais panier tremblant de violettes.*

Peut être s'étonnera-t-on que dans le cycle des amis de Supervielle je place à côté des morts les enfants. Mais je ne fais ici que suivre la pensée du poète. Dans son esprit les morts, les enfants sont parents. L'enfant : être à peine éclos du mystère et qui ne l'a pas encore oublié ; les morts : êtres à mi-chemin de l'existence et du songe. L'étonnement de l'enfant devant la vie, le mystère de ces âmes encore pleines de songe, je cherche en vain un poète qui ait su l'exprimer avec cette candeur, cette douce gravité, cette grâce.

(¹) *dénuement!*

*Tu n'es même pas sûre de posséder ta petite robe ni tes
[pieds nus dans tes sandales
Ni que tes yeux soient bien à toi, ni même leur étonnement,
As-tu seulement le droit de regarder de haut en bas ces
[arbres qui barrent le ciel du jardin
Avec toutes ces pommes de pin et ces aiguilles qui four-
[millent?
Et pourtant il te faut comme les personnes grandes*

*Endurer tout l'univers avec son sourd mouvement ;
Comment faire pour accueillir les attelages sur les routes à
[des vitesses différentes,
Et les chaudières des navires qui portent le feu sur la mer ?
Tes yeux trouveraient dans les miens le secours que l'on
[peut tirer
De cette chose haute à la voix grave qu'on appelle un père
[dans les maisons,
S'il ne suffisait de porter un regard clair sur le monde.*

Les enfants, les morts ne sont qu'une faible partie des amis de Supervielle. Il faudrait nommer encore tous les amis *inconnus* qui le visitent — et par amis inconnus il faut entendre les souvenirs, les images, les rêves, toutes les créations mystérieuses de son esprit : mains coupées, visages perdus, voix sans visage, symbole de tout ce qui de nous est déjà tombé dans la mort — imagerie curieuse d'une pensée toute engluée de nuit.

Il va plus loin encore. J'ai dit qu'il désirait faire entrer le monde dans son cœur. Et cela n'est pas vrai seulement d'une vérité imagée, mais d'une vérité absolue. Il a tenté d'aimer même les animaux, même la pierre. Nous touchons à l'un des points les plus curieux de sa pensée — et c'est peut-être ici que nous allons en trouver l'explication profonde. Le poète-forçat, prisonnier de son moi, prisonnier de son âme, tente de s'évader. Mais, s'il s'évade, ce n'est point comme les Surréalistes pour échapper à la Terre et à l'Univers, c'est au contraire pour les mieux posséder, pour en saisir le secret et pour s'assurer qu'il n'est point seulement un somnambule au milieu des choses.

Peut-être suffirait-il de se tenir immobile et attentif, comme le lézard, son animal totémique ; peut-être suffirait-il de beaucoup de tendresse et de confiance pour que s'effacent les cloisons qui séparent les bêtes, les arbres et les pierres de l'homme :

*Pierre, obscure compagnie,
Autour de toi mon cœur rôde.*

*Le tien qui s'est arrêté
Me ravit de tous côtés.*

On a parlé à propos de ces vers de philosophie anti-spiritualiste, hylozoïste. Outre que ce sont là de bien gros mots pour un poète et que la pensée poétique ne s'enferme pas si aisément dans une formule, il m'est difficile de souscrire à ce jugement. Sans doute est-ce pour échapper à la pesante surveillance de l'âme que le poète se soumet à la Terre ; mais cette soumission, je vois bien qu'elle est guidée par l'esprit, animée par l'amour. Soumission à la Terre, mais afin de l'attirer à soi et de la faire participer à l'Humain, soumission qui lui permettra peut-être de trouver le secret de la condition humaine.

Ce secret, c'est peut-être cela que l'enfant de la Pampa, l'ami des gauchos, a cru voir vaciller dans les prunelles voilées d'une vache hagarde, d'un chien errant. Dans son désespoir, le poète-forcat les appelle à son secours :

*Tournez-vous par ici mes bêtes galopantes.
Au secours, j'ai besoin de chacune de vous,
Troupeaux de taurillons, chevaux faiseurs d'espace,
Personne n'est de trop pour consoler un fou.*

Les nuits, les rêves de Supervielle sont hantés par des formes animales : un chien, un loup, une chèvre s'approchent de lui dans son sommeil, l'accompagnent. Et rien n'est plus touchant que l'effort, la bonhomie, la patience aimable du poète pour essayer de les comprendre, d'attirer leurs confidences. Imagerie si l'on veut, issue de sa tendresse, mais qui tout de suite obtient notre adhésion, nous enchante. Je n'en donnerai pour exemple que ce poème exquis : *l'Ours*, que René Lalou appelle « un des chefs-d'œuvre de la poésie amicale ».

*Le pôle est sans soupirs.
Un ours tourne et retourne
Une boule plus blanche*

*Que la neige et que lui.
 Comment lui faire entendre
 Du fond de ce Paris
 Que c'est l'ancienne sphère
 De plus en plus réduite
 D'un soleil de minuit,
 Quand cet ours est si loin
 De cette chambre close,
 Qu'il est si différent
 Des bêtes familières
 Qui passent à ma porte,
 Ours penché sans comprendre
 Sur son petit soleil
 Qu'il voudrait peu à peu
 Réchauffer de son souffle
 Et de sa langue obscure
 Comme s'il le prenait
 Pour un ourson frileux
 Qui fait le mort en boule
 Et ferme fort les yeux.*

Cependant, parmi ses amis, il en est un que le poète semble oublier — et cet ami n'est autre que lui-même. Par la porte du rêve, Supervielle-Anti-Narcisse s'est évadé de son moi. Il s'est créé des refuges où l'on ne meurt pas, un Paradis perdu où l'espace et le temps sont niés. De toute sa bonne volonté, de sa bonne volonté amicale, il a voulu croire à l'existence réelle de cette nouvelle Cimmérie. Mais il est arrivé ce qui devait arriver : l'ange est retombé, ailes brisées. Revenu à lui, il s'est découvert homme, tristement homme, homme de faiblesse et de confusion. Que faire alors, sinon se soumettre, sinon adhérer à son destin d'homme. Et telle est en effet la tâche à laquelle se voue désormais l'Albatros blessé : scruter le cœur, l'explorer, l'appivoiser peut-être.

*Hauts plateaux faits de sang
 Comment vous conquérir?*

s'écrie le poète. L'une des plus belles suites de poèmes du *Forçat Innocent* a pour titre : *Ruptures*. Ruptures, c'est le titre que pourrait porter en réalité toute l'œuvre de Supervielle : rupture entre la pensée solitaire et le monde si proche et si lointain, rupture entre l'âme pleine de songes et le cœur et le moi. Ruptures entre les « moi » divers qui se partagent l'homme, entre l'Amour de la vie et le mépris de la vie et le besoin de la changer, entre l'Instinct de Puissance et de Liberté totale et la soumission. C'est à résoudre ces antinomies que va s'efforcer le poète.

Tout d'abord, cette antinomie essentielle ; solitude et désir de posséder — impossibilité de sortir de soi et désir de communiquer avec le monde. Un même poème exprime à la fois l'idée de la solitude du cœur, de sa faiblesse, et l'espoir d'une communication possible. C'est le poème intitulé « *Cœur* » dans le *Forçat Innocent*.

*Sous la voûte charnelle
Mon cœur qui se croit seul
S'agite prisonnier
Pour sortir de sa cage.
Si je pouvais un jour
Lui dire sans langage
Que je forme le cercle
Tout autour de sa vie!
Par mes yeux bien ouverts
Faire descendre en lui
La surface du monde
Et tout ce qui dépasse
Les vagues et les cieux
Les têtes et les yeux.*

Cet espoir fragile s'affirme victorieusement dans le poème suivant qui a pour titre : « *Un Poète* » :

*Je ne vais pas toujours seul au fond de moi-même
Et j'entraîne avec moi plus d'un être vivant.
Ceux qui seront entrés dans mes froides cavernes,*

Sont-ils sûrs d'en sortir, même pour un moment?

*J'entasse dans ma nuit, comme un vaisseau qui sombre,
Pêle-mêle, les passagers et les marins,
Et j'éteins la lumière aux yeux, dans les cabines,
Je me fais des amis des grandes profondeurs.*

La poésie qui est amour a vaincu la solitude.

Mais l'amour, l'amour humain a-t-il sa place dans ce cœur? A cette question un Proust, un Valéry répondent : communication impossible. Ce n'est qu'à travers le sommeil que l'un et l'autre se donnent l'illusion d'approcher la femme qu'ils aiment. Proust se réfugie auprès d'Albertine endormie, Valéry auprès de la Dormeuse. Et de même Supervielle a besoin du songe «aux mains plus grandes» pour transmettre son message ; mais à la différence de ces derniers, il semble bien que tant de tendresse persuasive, tant de ténacité ne soient pas vaines. Quelle joie, si à travers tant d'obstacles, le signe parvient jusqu'à l'autre !

*Vivante ou morte, ô toi qui me connais si bien,
Laisse-moi t'approcher à la façon des hommes.
Il fait nuit dans la pièce où tremble un oreiller
Comme un voilier qui sent venir la haute mer,
Et je ne comprends pas si je suis l'équipage
Ou l'adieu d'un bras nu resté sur le rivage.*

*Ah! que j'arrête un jour ta chair à la dérive
Toi qui vas éludant mon désir et le tien,
Au large de mes mains qu'escortent les abîmes,
Quand mes pieds pour appui n'auront qu'un faible bruit.
Un bruit de petit jour étouffé de ténèbres
Mais capable pourtant de toucher ta fenêtre
Et de la faire ouvrir.*

Et ne croyez-vous pas que dans les vers qui suivent la fenêtre s'ouvre, s'est ouverte?

Écoute, apprendras-tu à m'écouter de loin,

*Il s'agit de pencher le cœur plus que l'oreille.
 Qu'importe en sa longueur l'océan Atlantique,
 Les champs, les bois, les monts qui sont entre nous deux?
 L'un après l'autre, un jour, il faudra qu'ils abdiquent
 Lorsque de ce côté tu tourneras les yeux.*

Une fois de plus, la tendresse de Supervielle a vaincu tous les obstacles.

Tous les obstacles? C'est trop vite dit. Quel est donc cet homme aux multiples visages; aux visages, aux mains tombés de lui comme feuilles mortes, qui prétend éprouver joie ou douleur?

*Tout seul sans moi, tout privé de visage,
 Me suffirait un petit peu de moi,
 Mon moi est loin, perdu dans quel voyage.
 Comment savoir même s'il rentrera.*

Cependant tous ces «moi» divers, ceux qui furent, ceux qui seront, il les sent rôder autour de son cœur; peut être ne suffirait-il que d'un signe pour que, dans ce cœur ils trouvent place et amitié.

*Vous tous prêts à venir
 Qui attendez votre tour

 Tous ces moi cherchent à vivre
 Que je nomme compagnons
 Ceux qui furent et seront.

 Est-ce que vous m'entendez
 Au fond de votre secret?*

Ne soyons pas moins confiants que Supervielle. Obéissant à un appel si cordial, un jour tous ces «moi», anciens et futurs, se rejoindront dans son cœur, telles les mains de Guanamiru, l'homme de la Pampa, qui après un voyage en sens opposé autour de la terre «se rejoignirent au-dessus de l'Atlantique, se serrèrent avec émotion et

tombèrent, merveilleusement unies, au fond de l'Océan qui leur fut fraternel».

Après tant d'efforts cependant demeure encore ce conflit en quoi se résument tous les conflits intérieurs : le conflit de la Vie et du Rêve.

Comme beaucoup de nos contemporains — je pense à Gide, à Montherlant et à tant d'autres — Supervielle a été saisi d'une véritable fringale de sensations : «Vivent nos sens : eux ne nous trompent pas, s'écrie Montherlant dans le *Songe*. Supervielle, avec la même frénésie :

*Saisir, saisir le soir, la pomme et la statue
Saisir l'ombre et le mur et le bout de la rue,
Saisir le pied, le cou de la femme couchée
Et puis ouvrir les mains.*

Ouvrir les mains — n'est-ce pas, Gide? — pour ne pas choisir, pour n'avoir rien à rejeter «pour ne rien mutiler de ce grand corps vivant qu'est le monde» :

*Saisir quand tout me quitte
Et avec quelles mains
Saisir cette pensée,
Et avec quelles mains
Saisir enfin le jour
Par la peau de son cou
Comme un lièvre vivant.*

Supervielle pourra adresser à la Terre de sarcastiques invectives :

*Maudite, tu nous avilis à force de nous retenir,
Prends garde à la colère des hommes élastiques.*

Il aura beau en maints poèmes dire son mépris de la Vie, il n'en reste pas moins qu'il a cru à l'instant, au miracle de l'instant, et que dans le flux des choses qui passent, cela l'a arrêté un moment et fait battre son cœur :

l'objet proche et palpable. Ce n'est pas en vain qu'il a mis en épigraphe en tête des *Gravitations* ce vers de Tristan l'Hermite :

Lorsque nous serons morts nous parlerons de vie.

et qu'il a écrit ce magnifique poème au titre significatif : *Le Regret de la Terre.*

*Un jour quand nous dirons : «C'est le temps du soleil,
Vous souvenez-vous, il éclairait la moindre ramille.
C'était le temps inoubliable où nous étions sur la terre.
Nous ramassions aussi bien une fleur qu'un caillou poli.
Le temps où nous ne pouvions attraper la fumée,
Ah! c'est tout ce que nos mains sauraient saisir main-
[tenant.*

Saisir, c'est-à-dire aimer. Aimer comme seulement nous pouvons le faire avec nos pauvres moyens humains ! Aimer en saisissant. Si grand, si fort a été ce désir du poète qu'il a débordé sur l'âme. Un Montherlant s'en tient à la sensation physique. Supervielle, plus noble et plus grand, veut réconcilier l'âme et la sensation, retrouver la sensation plus complète, plus vraie, totale, à l'abri de la destruction, immortelle, dans le rêve intérieur.

*Viens sommeil, aide-moi,
Tu saisiras pour moi
Ce que je n'ai pu prendre,
Sommeil aux mains plus grandes.*

Qui ne voit ici que le sommeil n'est pas seulement le sommeil, mais toutes les puissances spirituelles du rêve, aux mains plus grandes, en effet.

Enfin, dans sa dernière œuvre *La fable du Monde*, parue en 1939, Dieu dont j'ai dit qu'il est terriblement absent du monde de Supervielle, fait son apparition.

Ce Dieu, nouvellement apparu, la tendresse de cœur de Supervielle le suscite comme l'unique recours possible en ce moment où

*Les hommes n'ont plus de repos sur la planète
Et chaque matin se demandent si la tuerie va commencer.*

Si faible, si dénué, si pitoyable pour sa propre création, si proche de l'homme, ce Dieu — auquel il ne croit pas, mais à qui il voudrait parler tout de même — est le propre frère du poète, le double de sa pitié, le besoin de son cœur.

C'est, avant le grand drame d'aujourd'hui, une fenêtre ouverte dans la prison humaine et le dernier essai, l'essai désespéré de cette Réconciliation que le poète n'a cessé de tenter et qui toujours s'éloigne comme un mirage sans cesse remplace un autre mirage.

*
* *

Nous voici arrivés au terme de ce long effort par lequel le poète a tenté de posséder le monde et de se posséder lui-même. Y est-il parvenu? Je n'oserais l'affirmer. Tant de trébuchements, de chutes, tant de solitude et d'angoisse jalonnent le chemin! Mais si je songe combien d'autres avant lui ont tenté cette évasion, si je me rappelle surtout quel en fut le résultat lamentable — le mot dégoûté de Rimbaud : Te voilà rendu au sol, paysan! — alors je ne m'étonne plus qu'il ait en quelque mesure succombé. Sans doute le ciel est vide, sans doute la Mort détruit tout — ah! c'est bien cela qui porte partout la désolation — mais dans une contradiction pleine d'amour le poète nous laisse entendre que les morts sommeillent, mais il croit à l'amour, il croit à l'amitié, il chante les enfants qui sont le sourire de la vie, il croit à la beauté de la terre, il croit à la magie du rêve, il est plein d'une tendre compassion pour tout ce qui souffre, tout ce qui n'est plus, il voudrait, généreusement, faire le cadeau de la vie à tout ce qui l'entoure. Modestement, avec ses faibles moyens, il sauve tout ce qu'il peut sauver, il nous redonne confiance en la vie.

Il nous redonne confiance en la vie — et confiance en

la Poésie et en l'Art. De mauvais bergers allaient criant partout que la poésie était morte. Et voici que se lève un poète. Et ce poète fait à notre littérature le plus magnifique cadeau — un cadeau royal. On nous accable sous les qualités de grâce, de charme, de mesure — que sais-je — et peut-être sommes-nous les premiers à nous en accabler : article d'exportation... Mais ce poète apporte à notre poésie le sens de la grandeur, le sens de l'épique, le sens du cosmique. Et je ne pense pas que ce terme de cosmique — qui est tant galvaudé de nos jours — ait jamais pris un sens plus étendu. Avec Supervielle, nous allons de l'altitude du ciel aux profondeurs sous-marines et jusque dans le centre de la terre ; de l'homme à l'animal, au végétal, au minéral. Et le monde néanmoins reste relié à l'humain, et se reflète dans les parois intérieures du cœur. Supervielle : notre La Fontaine moderne.

Il donne à notre Poésie le sens du mystère, du merveilleux — sens qu'on lui dénie encore avec un accord touchant. Supervielle bouscule les distances, déplace les horizons, nie l'espace, nie le temps, efface les cloisons qui séparent les êtres, donne même droit d'existence et même qualité d'existence à la pensée, au rêve et à la réalité, à ce qui est et à ce qui n'est pas, reconstruit la vie et crée des mondes nouveaux. Et ce merveilleux, bien loin de nous aveugler à la manière des prétendus éclairs d'exploration de tel de nos surréalistes, se propose à nous, simple et pur, et innocent. Supervielle pense spontanément merveilleux.

Oui, cette poésie est pleine de mystère. Mais, par amitié pour nous, elle ne craint pas, elle ne rougit pas de se voir de nouveau associée à la parole intelligible. Elle ne croit pas nécessaire de rompre les lois du langage. Elle emprunte le discours quotidien. Elle se fait langage qui a quelque chose à dire, à expliquer, à communiquer. Elle fait preuve d'une bonne volonté désarmante. Et néanmoins, par je ne sais quel miracle, cette parole de tous les jours se mue en langage des dieux.

Enfin cette poésie ne craint pas d'emprunter les prestiges de l'art. Supervielle n'admet pas que la Beauté se soit rassise — selon le mot de Rimbaud — et que le souci du beau soit un jeu indigne d'un poète, nuisible à sa sincérité. Un art savant préside au choix des mots, des sons, des rythmes ; ses images à la fois concrètes et élusives ont un charme qui n'est qu'à lui — Art savant, mais si bien assimilé qu'il revêt les apparences de la simplicité et de la candeur. C'est que Supervielle ne rougit pas de travailler sa poésie et de polir son œuvre — ô horreur ! — selon les vieux préceptes de Boileau. Il se dépouille, se purifie, se défait de ces images dont la violence ne fait plus illusion, enferme sa pensée en des formes pures où jouent merveilleusement la rigueur de la construction et l'aisance du mouvement. La déesse grecque a baisé au front l'enfant de la pampa.

Un tel message est doublement un message d'amitié : offrande de confiance, offrande de beauté. Aimons Jules Supervielle qui nous fait un si beau présent. Aimons-le comme un grand poète ; — aimons-le comme un frère humain qui peine durement comme nous tous les jours, mais qui, tout de même, n'a point désespéré, car le voici qui nous apporte dans ses mains un peu de ce bonheur que nous cherchons, et qui nous assure que pour ce bonheur-là, si fragile soit-il, la vie demeure encore le plus beau de tous les dons.

H. SOULON.

POÈMES.

Je l'ai retrouvé, et mille visages ont souri.

*Je l'ai retrouvé
Et mille visages ont souri . . .
Une tête d'enfant au creux de l'oreiller
L'aube soulevait ses paupières —
Un enfant qui lâchait du haut d'un arbre
Une hirondelle de mer,
Un enfant qui tournait la mappemonde
Ses yeux grand ouverts fixant les verts archipels,
Un enfant qui posait, craintif,
Un bateau rouge sur les eaux d'un bassin,
Un enfant qui pleurait contre la vitre
Un matin d'hiver
Et ses larmes effaçaient les fleurs de givre,
Un autre enfant,
Un orphelin,
Un enfant qui courait le soir
A travers les vastes chambres désertes
Portant une lampe au chevet de l'aïeule,
Encore un enfant,
L'enfant que je fus,
Et j'ai vu que la vie était toute peuplée
De têtes d'enfants.*

Écluses, hautes portes d'argent.

*Écluses,
Hautes portes d'argent,
Laissez monter vers moi
Le navire de silence,
Ses voiles tombées
Ailes d'un oiseau endormi
Sur la proue image votive,
La lyre brisée de la lumière,
Il est chargé de fruits nocturnes
Qui ne peuvent étancher
Ma soif amère.*

Visage d'un enfant.

*Visage d'un enfant
Quel secret m'attirait
Vers les paupières d'or,
Quel nom d'astre ou de fleur
Oublié sur tes lèvres?
Angoisse de mourir
Sans avoir les reflets
De ce scintillement
Cruel et souterrain.
J'implore cet espace
Creusé comme une orbite
Par tes larmes de feu
Et j'implore les pierres
Où tes yeux sont fermés
Où tes mains sont perdues
Avec les feuilles mortes.*

Arsène YERGATH.

GEORGE SAND ET LA GUERRE.

Que va-t-elle dire de la guerre? Nous l'écouterons, attachant la plus grande importance à son témoignage, sans pourtant nous incliner devant toutes ses opinions.

Ses opinions ont d'ailleurs évolué avec les années. D'abord elle admet la guerre qui, dans certains cas, lui paraît pouvoir être une guerre de libération, une guerre du droit, de la civilisation. Le texte essentiel, c'est une étude de mai 1859, publiée dans son ouvrage *Questions politiques et sociales*⁽¹⁾. C'est le moment de la guerre d'Italie. Elle fait un rêve. En quelques lignes suggestives, elle décrit une route animée par le mouvement des troupes, des chevaux, des canons.

Sur cette route, elle voit passer la guerre, mais cette guerre s'appelle fraternité. Il s'agit d'aller libérer des faibles, de participer à une révolution politique, de servir la cause de la civilisation. George Sand emploie les termes de *croisade* et de *guerre sainte* que les Français de 1914 ont entendu, eux aussi. Elle dit aux zouaves et aux chasseurs de Vincennes : «Quand vous reviendrez, vous porterez haut la tête.» Cela nous rappelle ce qu'écrivait l'un des dirigeants français au début de la dernière guerre : «Il y aura au retour de la gloire pour tout le monde... C'est la cause de la divine équité qui est au bout de nos baïonnettes.» George Sand voit la cause des Français, bénie

⁽¹⁾ Pages 304 et suivantes.

par le *Dieu des Armées*, mais remarque cependant qu'on invoque aussi ce Dieu dans le camp ennemi. Ces mots rappellent une saisissante page du *Feu* de Barbusse, où l'aviateur voit des deux côtés du front célébrer des cérémonies religieuses pour demander au même Dieu la victoire de chacun des peuples ennemis ; et aussi une page du dernier livre du grand philosophe Henri Bergson écrivant que les peuples, en demandant la victoire à Dieu le considèrent comme un Dieu païen de jadis, et que s'ils s'apercevaient que le Dieu qu'ils prient est le même Dieu, les armes leur tomberaient des mains. En dépit de cette brève indication, George Sand est, à ce moment, partisan de certaines guerres.

Nous sommes en 1870. Les textes essentiels sont ici, une lettre à un ami ⁽¹⁾ ; la correspondance avec un Américain francisé, Henry Harisse qui se trouvait à Paris pendant le siège ⁽²⁾ ; d'autres lettres de George Sand, notamment à Flaubert ; surtout le début du *Journal d'un voyageur pendant la guerre*.

Au cours de cette période, George Sand est hésitante et l'on sent grandir en elle des doutes sur la valeur de la guerre. Certes, constamment elle reconnaît qu'il est impossible de ne pas se battre, qu'il est nécessaire de défendre son pays comme on défend sa famille. Mais elle juge la guerre de plus en plus sévèrement.

Elle estime la guerre stupide par son caractère destructeur. Elle exprime avec force le contraste entre les brutalités de la guerre et la douce vie de la nature, de la campagne et aussi le labeur utile des paysannes travaillant en vue de nourrir les hommes.

Le Dieu des batailles, dont elle parlait jadis avec quelque complaisance, lui paraît maintenant ravager l'œuvre du Dieu créateur.

⁽¹⁾ Publiée dans les *Questions politiques, et sociales*. — ⁽²⁾ Correspondance publiée dans *Souvenirs et Idées*.

Surtout la guerre lui paraît criminelle «de plus grand des crimes dans les annales de l'humanité⁽¹⁾». C'est le commencement des sacrifices humains de jadis. «Je ne suis pas de ceux, écrit-elle, qui font bon marché de l'existence des autres⁽²⁾.»

Deux races supérieures sont «forcées de s'égorger pour des questions diplomatiques où la lumière de l'opinion n'a pas encore pénétré, autant dire forcées de s'égorger sans savoir pourquoi⁽³⁾». Deux grandes nations s'égorrent «pour relever le gant d'une querelle de cabinets⁽⁴⁾».

La guerre (et ce trait caractéristique qu'en signale George Sand va devenir de plus en plus saisissant au cours des années qui suivent), la guerre est une guerre scientifique, mécanique. L'échange des projectiles à distance réduit l'importance de la valeur individuelle. George Sand dénonce l'industrie du meurtre le «fatal progrès des moyens de destruction⁽⁵⁾».

Ces pages rappellent ce que disent de la guerre moderne les plus illustres savants d'aujourd'hui, ce qu'a écrit, par exemple, Paul Langevin, lorsqu'il nous montre la science en avance sur la justice, la science fournissant des procédés de plus en plus efficaces de meurtre, contraires à ce que suggérerait la justice internationale.

George Sand voudrait concilier l'amour de la patrie «sentiment plus exclusif et plus fiévreux» et «l'amour de l'humanité qui est une foi permanente et inaliénable». «Il y a pour les nations civilisées quelque chose de mieux à faire que la guerre à l'étranger. Il y a la lutte sociale qui est tout le contraire de la guerre civile⁽⁶⁾.» «L'amour de l'humanité oblige à être juste pour l'adversaire. Ce que je trouve déplorable en ce moment c'est la bravacherie, la furie, la lâcheté de certains insulteurs contre l'ennemi. Est-ce là du courage? Est-ce la vérité⁽⁷⁾?» Elle refuse de

⁽¹⁾ *Journal*, p. 38. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 208. — ⁽³⁾ *Questions politiques*, p. 347. — ⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 347. — ⁽⁵⁾ *Journal*, p. 145. — ⁽⁶⁾ *Questions politiques*, p. 350. — ⁽⁷⁾ *Souvenirs*, p. 180.

croire aux atrocités allemandes, de rendre toute une nation responsable de quelques maraudeurs. Elle glorifie l'Allemagne de Gœthe et de Beethoven.

Après tout, si la France est battue, elle ne sera pas déshonorée. Ce sera la preuve qu'elle est inférieure au point de vue militaire. Or «l'état militaire est une servitude brutale qui depuis longtemps répugne à notre civilisation... Soyons fiers d'être le plus civilisé des peuples... Jamais la guerre ne sera un instrument de vie parce qu'elle est la science de la destruction. Croire qu'on peut la supprimer n'est pas une utopie. Le rêve de l'alliance des peuples n'est pas si loin qu'on croit de se réaliser⁽¹⁾».

Tel est l'état d'âme complexe de George Sand au cours de cette période. On pourrait d'ailleurs, même à ce moment, découvrir de changeantes nuances dans ses sentiments. Au début de la guerre, elle écrit à Flaubert le 26 juillet : «Je trouve cette guerre infâme. Les hommes sont des bêtes féroces et vaniteuses.» Et le 8 août, encore à Flaubert : «Quelle leçon reçoivent les peuples qui veulent des maîtres absolus. France et Prusse s'égorgent pour des questions qu'elles ne comprennent pas.»

Cependant l'hésitation grandit quand c'est la République qui défend le sol national. George Sand constate que les paysans parmi lesquels elle vit, ne veulent point la guerre, que le peuple dans son ensemble veut la paix, et à ce moment-là elle s'en afflige. Elle voit certains poussés par «l'égoïsme de la peur». «Le devoir seul a raison, et le devoir, c'était de refuser le démembrement. L'honneur ne se discute pas⁽²⁾.» Il est légitime que les travailleurs en armes soient prêts à «défendre leur foyer». A ce moment, elle se montre favorable à Gambetta qui incarne l'idée de défense nationale ; et elle paraît avoir quelque fierté à la pensée qu'on a donné à un des ballons parisiens permettant d'échapper à l'isolement du siège le nom de George Sand.

⁽¹⁾ *Journal*, p. 114. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 45-47-179.

Nous sommes à la fin de 1870, au début de 1871. En George Sand les doutes grandissent de plus en plus sur la valeur de la guerre : « Si la guerre devait recommencer, a-t-elle dit, elle serait encore plus destructive qu'elle ne l'a jamais été. Partout l'on disposera de moyens de guerre si terribles qu'ils pourraient amener promptement la destruction simultanée des combattants et des non combattants. La guerre nouvelle serait l'extermination des peuples, la destruction, sinon de l'humanité tout entière, du moins de ses groupes les plus évolués ⁽¹⁾. »

Dans une pièce de son théâtre intime, la *Nuit de Noël*, George Sand oppose la raison critique, qu'elle représente par le personnage de Max, à l'imagination optimiste, qu'elle symbolise en Pérégrinus. Raison et imagination, les deux forces peuvent s'unir en nous contre les maux que les hommes se créent. La raison nous révèle les morts innombrables, les stupides destructions des peuples civilisés. L'imagination nous découvre la beauté d'une société où tous les hommes travailleront pour tous et participeront équitablement aux produits du travail de tous, où toutes les nations seront également libres dans un monde enfin pacifié, où tous les cœurs seront pénétrés de ce sentiment sublime : « l'universelle fraternité ».

Mais il semble qu'il ne faut pas immobiliser George Sand, dont la pensée a constamment évolué au dernier stade atteint par elle. Ses idées seraient aujourd'hui sans doute fort différentes de celles qu'elle avait un moment exposées. George Sand a écrit d'elle-même : « Mon esprit n'érigera point en système à son usage ce qu'il a senti se dégager de vrai au milieu de ses angoisses ⁽²⁾. » Et elle répéterait aujourd'hui : « C'est la cause de la divine équité qui est au bout de nos baïonnettes ⁽³⁾. »

DORRYA FAHMY.

⁽¹⁾ *Questions politiques*, p. 245. — ⁽²⁾ *Journal*, p. 227. — ⁽³⁾ *Questions politiques*, p. 304.

LE LIVRE DES JOURS

(SUITE).

V

La solitude continue était la source de cette angoisse. L'enfant était blotti dans l'angle de la pièce dès avant le milieu de l'après-midi : son frère le quittait pour aller chez un de ses camarades dans la maison même. Le lieu des réunions changeait : les jeunes gens se groupaient chez l'un d'eux dans la matinée, chez un autre dans l'après-midi et se retrouvaient vers la soirée dans la chambre d'un troisième.

Son frère l'abandonnait après la leçon de midi et partait pour un temps plus ou moins long : la petite bande se délassait à plaisanter ou à conter des anecdotes sur les professeurs et les étudiants. Les clameurs et les éclats de rire résonnaient dans l'immeuble en fracas formidable et déferlaient sur l'enfant couché dans son coin : un sourire venait à ses lèvres, mais son cœur était triste parce qu'il ne pouvait pas entendre. Au moins, à midi, il profitait d'une plaisanterie ou d'une bonne histoire, surtout il s'associait à ce gros rire massif par l'esquisse d'un sourire discret. Il savait bien que ces étudiants allaient se grouper autour du thé de l'après-midi pour se reposer et pour dauber sur leurs professeurs et leurs camarades. A ce moment de la journée, ils conversaient sagement et posément : ils repassaient leurs leçons de l'après-midi et en

discutaient les points douteux. Ils prépareraient après cela le cours du soir, celui du grand imam, le cheikh Mohammed Abdoh ⁽¹⁾ : certains jours de la semaine, il expliquait le *Dalaïl el-Idjaz* ⁽²⁾ et, à d'autres, il commentait le Coran. Pendant ce travail, ils en arriveraient à s'entretenir du maître lui-même : ils se rappelleraient ses prodigieuses qualités, exposeraient ses opinions sur ses collègues et l'idée que se faisait de lui le corps professoral, les réponses qu'il avait fournies à des questions ou à des objections. Les ripostes du cheikh Abdoh étaient cinglantes et les malheureux indiscrets devenaient la risée de leurs camarades.

De toute la force de son être, l'enfant sentait un impérieux besoin d'être avec eux. Parfois, il avait envie d'un verre de thé, car lui aussi éprouvait le désir d'en boire matin et soir jusqu'à satiété. Mais tout cela lui était défendu. Son supplice était d'autant plus lancinant que les autres plaisantaient, discutaient, apprenaient leurs leçons, buvaient du thé, non loin de lui, et il ne pouvait pas se joindre à eux, il ne pouvait même pas demander à son frère la permission d'assister à ces réunions pour profiter de joies intellectuelles, dans lesquelles le corps avait aussi sa part.

Il ne pouvait pas prendre sur lui de formuler une pareille demande : au fond, ce qui lui était le plus pénible, c'était de solliciter quelque chose. Son frère lui aurait répondu gentiment ou durement, mais de toutes façons la réponse lui aurait été gênante, douloureuse. Mieux valait donc se maîtriser, cacher son goût pour l'étude, son plaisir

⁽¹⁾ Mohammed Abdoh, né en 1849, est le fondateur du modernisme en Égypte. Il joua un rôle considérable à el-Azhar, où il entra en 1894 ; il dut quitter l'Université quelques mois avant sa mort, survenue en 1905.

Dans la suite du récit, Mohammed Abdoh sera toujours appelé « l'imam ».

⁽²⁾ Cet ouvrage est l'œuvre d'Abd el-Kahir Djourdjani, philologue qui vécut au XI^e siècle.

à écouter des conversations, sa passion pour le thé. Et c'est ainsi qu'il vivait solitaire et grognon, perdu dans ses pensées. Y avait-il un moyen? Son frère avait laissé la porte ouverte, le bruit des voix et des éclats de rire lui arrivaient, il se rendait compte des minutes de silence et comprenait que l'homme au thé préparait des margotins pour allumer le feu. L'écho de ces voix l'emplissait à la fois de désir et d'effroi, d'espérance et de désespoir, l'affectait, l'épuisait, et livrait son cœur au plus poignant chagrin. Ce qui mettait le comble à cette douloureuse torture, c'est qu'il ne pouvait pas bouger de sa retraite, ni faire les quelques pas nécessaires pour gagner la porte de la chambre. Il se serait rapproché de ces voix et aurait été à même de saisir quelques mots de la conversation, ce qui aurait pu le réjouir et le consoler. Il était comme paralysé dans sa posture. Non qu'il ignorât l'accès de la porte, car il en connaissait bien le chemin et aurait pu en franchir l'espace à petits pas, lentement, mais il aurait eu honte d'être surpris pendant ce déplacement furtif, il aurait surtout été très attristé de l'être par son frère, qui survenait de temps à autre dans la pièce chercher un livre ou un objet quelconque, prendre des biscuits pour le thé.

Donc, il lui aurait été pénible d'être vu par son frère dans sa marche inquiète et un peu affolée. Celui-ci l'aurait sans doute questionné : «Que désires-tu? Où veux-tu aller?» Il était, par conséquent, infiniment préférable de ne pas bouger, de se tenir coi, de faire taire ces brûlants regrets, d'autres encore non moins atroces, qui le ramenaient avec mélancolie à son ancien logis, à son village de la campagne.

Là-bas, lorsqu'il rentrait de l'école et qu'il avait joué suffisamment, il s'emparait d'un morceau de pain sec, plaisantait avec ses frères, racontait à sa mère une des histoires arrivées ce jour-là à l'école. Quand il en avait assez, il sortait du logis familial, fermait la porte derrière lui, gagnait les murs de la maison d'en face, les longéait en direction du sud. A un certain point, il tournait à droite

et, en quelques pas, arrivait à la boutique du cheikh Mohammed Abd el-Wahid et de son frère, le jeune Hagg Mahmoud. Assis là, il causait, badinait, écoutait ce que disaient les clients et les clientes, heureux d'entendre ces conversations naïves de la campagne, qui ont tant de charme par leur variété, leur étrangeté et leur simplicité.

Parfois, les chalands étaient rares. Alors, l'enfant restait à bavarder avec un des deux patrons, on lui demandait de lire quelque chose. D'autres jours, il négligeait cette boutique : en sortant de sa demeure, il s'asseyait sur un banc tout proche et écoutait en silence les entretiens de son père avec ses amis, qui restaient en visite depuis la prière de l'après-midi jusqu'au moment où l'appel du muezzin annonçait celle du coucher du soleil, ou même jusqu'au dîner.

Parfois encore, l'enfant ne sortait pas et restait dans la maison avec celui de ses compagnons d'école qui l'avait ramené chez lui : il le priait de lui lire un des volumes qu'il avait avec lui, tel ouvrage d'édification par exemple, d'où il aimait à entendre une histoire pieuse ou un récit des conquêtes de l'Islam. Cela durait jusqu'au moment où le coucher du soleil appelait son petit camarade au dîner. Là-bas, l'enfant ne soupçonnait pas la solitude, il n'était pas obligé de rester inactif, ne connaissait pas les tiraillements de la faim, ne ressentait pas les douleurs de la privation, n'avait jamais envie d'un verre de thé.

Enseveli maintenant dans sa méditation inévitable, l'enfant était vivement impressionné par cette nostalgie : il ne sortait de sa torpeur qu'en entendant le muezzin appeler à la prière de l'après-midi à la mosquée de Baibars. Pourtant, ce muezzin avait un organe qui affligeait l'oreille par ses discordances et l'enfant se souvenait encore de celui de son village, qui avait la voix la plus mélodieuse du monde et qui avait procuré à l'enfant tant de jeux et d'amusements. Combien de fois était-il monté avec lui dans le minaret et fait à sa place l'appel à la prière ou bien lancé avec lui l'invocation finale ! Ici, dans ce logement, il dé-

testait cette voix, parce qu'il ne pouvait pas y mêler la sienne, qu'il ignorait d'où elle provenait exactement, puisqu'il n'était jamais entré dans la mosquée de Baibars : il ne connaissait pas les moyens d'accès à son minaret, il n'en avait jamais gravi les degrés et, par conséquent, ne savait pas si l'escalier était étroit ou large, droit ou tournant, détails qui lui étaient bien familiers pour le minaret de sa mosquée de campagne.

Tout cela lui était caché et il n'avait même pas la possibilité d'avoir à ce sujet le moindre renseignement. Sa seule ressource c'était l'immobilité, cette immobilité permanente, si longue. Quelle souffrance ! L'amour passionné de la science est générateur d'alarmes bien cruelles !

Cette sorte d'ankylose était interminable : prostré dans son coin, il devait lutter contre le sommeil qui l'envahissait ; parfois, il n'y tenait plus, s'étendait et s'assoupissait. Il avait entendu dire à sa mère que la sieste était nuisible, aussi bien au corps qu'à l'esprit, mais il lui était impossible de ne pas céder à cet engourdissement pernicieux. Il était aussitôt réveillé en sursaut, affolé, par cette voix qui résonna à son oreille pendant tant d'années : «Dors-tu, Monseigneur?» Il était donc tiré brusquement de sa somnolence, effrayé de l'apparition de son frère, venu voir s'il avait besoin de quelque chose ou lui apportant son dîner. Ce repas, vraiment agréable, se composait d'un morceau de fromage grec ou d'un gâteau de sésame. Telle était sa nourriture pendant la semaine : son frère plaçait le tout devant lui, et lui disait adieu pour aller à el-Azhar suivre le cours de l'imam.

L'enfant mangeait avec plus ou moins d'appétit, mais il avalait tout. En présence de son frère, il avait pour règle de manger peu et celui-ci s'abstenait de toute remarque. Mais lorsqu'il était seul, il consommait tout ce qu'on lui servait, en se forçant s'il n'avait pas faim : il avait peur qu'à son retour, son frère, voyant des restes, s'imaginât qu'il était souffrant ou angoissé. Et rien ne lui était plus pénible que d'attrister ou d'inquiéter son frère.

Il se mettait donc à table et, son repas achevé, revenait à son apathie et à son accablement, blotti dans son coin : le jour commençait à décliner, le soleil allait se coucher, et l'enfant éprouvait une amère sensation de lassitude. Le muezzin lançait son appel pour la prière du coucher du soleil et l'enfant savait ainsi que les ombres de la nuit approchaient. Il se doutait que les ténèbres l'enveloppaient, il était certain que si quelqu'un d'autre s'était trouvé dans la chambre, il aurait allumé la lampe pour chasser cette obscurité envahissante. Mais il était seul et n'avait nul besoin de lumière pour le savoir, n'en déplaise à ceux qui voient. Ils commettent là-dessus une erreur grossière, car l'enfant faisait à ce moment-là une distinction bien tranchée entre les ténèbres et la lumière. Une lampe éclairée était pour lui une compagnie affectueuse et il éprouvait dans l'obscurité un sentiment d'insécurité, dû peut-être à la faiblesse de sa raison encore balbutiante, ou au trouble de ses sensations. Le plus étrange, c'est que l'obscurité parvenait à son ouïe avec un son précis, continu, qui ressemblait à un bourdonnement de moustique, sous une forme plus épaisse et plus grave. Ce ronronnement lui faisait mal aux oreilles, et une insurmontable terreur pénétrait tout son être, au point qu'il se sentait obligé de changer de position : il s'asseyait à croquetons, les coudes aux genoux, cachant sa tête dans ses mains, et s'abandonnait sans forces à ce bruit qui l'environnait. Et si l'engourdissement de l'après-midi le jetait dans le sommeil, celui du soir le laissait dans un état de veille qui n'avait rien de lucide.

Il aurait fini par s'habituer au murmure de l'obscurité, à le trouver rassurant, mais d'autres bruits, les plus divers, lui procuraient de rudes frayeurs. C'est que l'immeuble appartenait au ministère des Wakfs, c'est assez dire qu'il était vermoulu, que sa fondation se perdait dans la nuit des temps, que les fissures de ses murailles ne se comptaient plus, toutes peuplées d'insectes et de petits animaux. A la tombée de la nuit, ces bêtes semblaient s'être

donné la mission de surveiller l'enfant enfoui dans un des angles de cette chambre : elles émettaient des sons rauques, esquissaient des mouvements furtifs ou lents, de quoi le faire mourir de peur. Dès que son frère rentrait, seul ou avec des camarades, et qu'il avait allumé la lampe, bruits et trottinements cessaient brusquement comme s'ils n'avaient existé qu'en rêve. C'est pour cela, et pour d'autres raisons aussi, que l'enfant n'osait pas y faire allusion. Ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était qu'on pût le traiter de sot, qu'on lui déniât toute intelligence ou qu'on émit un doute sur son courage. Il préférait donc se taire et cacher sa peur des insectes et autres bestioles.

Le muezzin appelait à la prière de la nuit et c'était pour l'enfant l'occasion d'un bref espoir suivi d'un long malaise. Le cours de l'imam était terminé et son frère allait rentrer sous peu, allumerait la lampe, remettrait sa serviette en place, prendrait ce dont il aurait besoin, livre ou nourriture, ou un objet quelconque, et ainsi, un peu d'humanité traverserait cette pièce et mettrait en fuite cette implacable solitude. Mais le jeune cheikh lui lançait bientôt ce coussin pour appuyer sa tête et cette couverture pour s'envelopper. Quand il avait constaté que l'enfant s'était bien couvert et qu'il avait la tête sur l'oreiller, il éteignait la lampe et partait, après avoir fermé la porte à clef. Il croyait l'enfant enseveli dans un sommeil peuplé de beaux songes et l'abandonnait en fait à une insomnie encombrée de cauchemars.

Il revenait deux heures après, ou plus, ayant mangé, bu son thé, bavardé avec ses amis et préparé les leçons du lendemain. Un tour de clef dans la serrure annonçait son retour et la lampe s'allumait de nouveau : son frère le supposait plongé dans le sommeil le plus paisible, alors que l'enfant ne s'était même pas assoupi, guettant ce retour avec une angoisse indicible.

Après avoir éteint la lumière, le jeune cheikh se jetait sur son lit. Sa respiration, haletante ou régulière, indiquait

qu'il dormait ; l'enfant ressentait alors une impression de détente et de réconfort : ses pensées étaient celles d'un être confiant et rasséréiné, plein d'une douillette béatitude. Un réveil rassurant rejoindrait cet exquis sommeil, sans liaison apparente.

VI

Mais deux bruits étranges le réveillaient en sursaut : le heurt violent d'un lourd bâton sur le plancher et une voix humaine qui, ni forte ni faible, proclamait avec des modulations tremblotantes, la louange de Dieu, longuement. Rien de plus singulier, dans la quiétude enveloppante de la nuit, que cette voix grêle et saccadée dont les coups de bâton scandaient les accents. C'était d'abord une secousse formidable qui déchirait le calme nocturne comme un tonnerre : elle s'approchait et se répercutait dans la pièce, puis diminuait d'intensité à faire escompter sa fin, mais c'était un second choc encore plus affolant. L'homme au gourdin descendait l'escalier, puis s'engageait dans la rue : le vacarme se perdait peu à peu, puis cessait.

L'enfant avait frissonné de crainte la première fois qu'il avait entendu cette mélopée et ce martèlement. Il s'était épuisé en vain à en chercher la raison et l'origine : ce qu'il avait vu de plus net, c'est qu'il ne dormirait plus et qu'il finirait sa nuit dans une insomnie anxieuse ; l'appel du muezzin vint un peu plus tard lui offrir une apaisante sérénité par cette maxime : « La prière vaut mieux que le sommeil. » L'enfant se levait tout guilleret, tandis que son frère se réveillait maussade. Il fallait se presser : en quelques minutes, ils avaient descendu l'escalier et étaient en route pour el-Azhar. L'un d'eux devait assister au cours où l'on traitait des fondements de la religion ; l'autre, à celui de hadith.

Ce double bruit se produisait régulièrement aux deux tiers de la nuit et apeurait l'enfant, qui en ignorait la

source et n'osait interroger personne sur ce point, pas plus son frère qu'un autre. Dans la nuit du jeudi, les mêmes bruits le réveillèrent et, comme d'habitude, l'appel du muezzin lui ramena la paix. Mais l'enfant ne trouva aucune joie à son réveil et son frère n'eut pas l'occasion de se lever trop vite en ronchonnant : en effet, le vendredi, il n'y avait pas de cours, ni à l'aube ni le matin. Les deux jeunes cheikhs pouvaient donc continuer à sommeiller. Mais si l'enfant avait été complètement réveillé par ce vacarme, son frère ne l'entendit pas plus ce jour-là que les précédents. L'enfant resta donc sur son lit dans une immobilité inquiète, incapable de faire un mouvement. Il aurait bien voulu éveiller son frère pour faire la prière de l'aurore ; déjà la lumière du soleil montait et ses rayons s'insinuaient faiblement dans la chambre. Soudain le concert reprit, cette fois, sous une forme atténuée et douce : le bâton frappait le sol légèrement et la voix semblait se glisser dans l'air d'une façon câline, non sans un soupçon de langueur. L'enfant était éberlué : il ne comprenait pas que ces bruits fussent violents au moment du recueillement de la nuit, lorsque, pour tous ces êtres endormis, il aurait été décent de prendre des précautions, alors que ces cris étaient discrets et assourdis en plein jour, quand, dans un monde éveillé, ils n'avaient plus d'inconvénients et pouvaient donner en pleine liberté toute leur ampleur. Pendant ce temps, l'enfant était obligé de demeurer immobile, craignant, par le moindre mouvement, d'éveiller son frère, avant que la chaleur du soleil ne vînt atteindre son front. Celui-ci se mettait sur son séant, paresseusement, changeait lentement de position pour trouver une place à l'abri du soleil et ne bougeait plus. Il s'obstinait à ne pas s'éveiller, tandis que l'enfant se sentait envahi, comme malgré lui, d'une intense tristesse. Mais voici qu'on cognait violemment à la porte et que des vociférations tumultueuses la transperçaient : « Allons, vous autres, allons, fainéants, éveillez-vous, jusqu'à quand allez-vous dormir ? J'invoque

Dieu contre votre impiété, contre vos égarements. C'est du propre ! Et ce sont des étudiants qui dorment ainsi jusqu'à la fin de la matinée et n'accomplissent pas la prière à l'heure prescrite ! » Et le braillard flanquait des coups de poing dans la porte, faisait résonner le plancher de son bâton, tandis que des rires fusaient autour de lui. Au premier appel, le jeune cheikh s'était éveillé, mais s'était tenu coi, se bornant à rire en sourdine, comme si cette algarade l'amusait et qu'il eût voulu la voir se continuer plus ardente. L'enfant avait reconnu la voix et le bâton : c'étaient les coupables qui, en pleine nuit, le troublaient si fort et semblaient s'être donné pour but de l'éveiller de son sommeil. Qui pouvait bien être cet homme ? Et ce bâton ? Et cet accompagnement de bruyante gaieté ? Le jeune homme s'était levé, dans un éclat de rire, et allait ouvrir la porte, qui livrait passage à cet individu : « J'invoque Dieu, hurlait-il, contre cette impiété, contre ce péché. Épargnez-nous ce malheur, mon Dieu, et protégez-nous contre le démon maudit ! Êtes-vous des hommes ou des animaux, des musulmans ou des mécréants ? Vos cheikhs ne vous ont donc pas appris à distinguer le vice de la vertu ? »

Et c'était une ruée des amis du jeune homme, qui riaient à gorge déployée, dans un brouhaha indescriptible. L'enfant reconnut alors que l'homme n'était autre que l'oncle Hagg Ali.

L'oncle Hagg Ali était un vieillard de soixante-dix ans bien sonnés, qui avait conservé toute sa verdeur. Il avait gardé aussi ses facultés intellectuelles, qui consistaient surtout dans une bonne dose de roublardise et d'habile finesse. Sa vigueur physique se manifestait par une carrure trapue, une agilité robuste, une solide charpente, une pétulance de gestes et une exubérance de langage qui ne connaissaient pas de trêve : il lui était impossible de s'exprimer posément, il enflait toujours la voix. L'oncle Hagg Ali, — l'enfant le sut plus tard, — était un négociant natif d'Alexandrie, où il avait passé sa jeunesse et

dont il avait pris son caractère énergique et sa joviale franchise. Il faisait le commerce du riz, d'où son nom complet, l'oncle Hagg Ali el-Razzaz. Lorsqu'il devint vieux, il abandonna le commerce, à moins qu'il n'ait plus fait d'affaires. Il était propriétaire d'un immeuble au Caire, dont les revenus lui procuraient quelque argent et il loua une chambre dans cette maison : les deux Persans, dont il a été question plus haut, et lui étaient les seuls locataires qui ne fussent pas étudiants à el-Azhar.

Cette pièce était située au fond de la maison, à gauche en montant : il s'y tenait souvent, au milieu d'un groupe d'étudiants qu'il faisait rire et qui l'admiraient. Il était né entre eux et lui une solide amitié, à base d'affection désintéressée, des liens d'une réelle cordialité.

Le vieux connaissait le désir de s'instruire de ces jeunes, leur soif d'apprendre, leur horreur des passe-temps frivoles, et c'est pour cela qu'il les aimait. Lorsque commençait la semaine de travail, il ne s'occupait pas d'eux et ceux-ci n'allaient pas le voir, c'était comme s'il ne les connaissait pas : il acceptait seulement, sur leurs instances, une invitation à déjeuner ou à prendre le thé. Mais le vendredi, il ne les oubliait pas et l'on peut dire qu'ils étaient inséparables. Il les guettait bien avant le lever du jour, et dès qu'il les sentait rassasiés de sommeil, il sortait de sa retraite, se rendait à la pièce voisine et en éveillait l'occupant avec cette vigueur tapageuse que nous avons vue, puis continuait sa tournée dans les autres chambres, accompagné de chacun des étudiants qu'il avait fait lever, et c'est de cette manière, en procession, qu'il arrivait à la chambre de l'enfant, entouré d'un groupe heureux et rieur. Tous accueillaient avec des explosions de joie leur jour de congé : ils souriaient à l'existence, comme la vie leur souriait.

Le vendredi, c'était le vieillard qui prenait soin de leur nourriture et se chargeait de leurs innocents plaisirs. Il faisait le menu du déjeuner et du dîner, pris dans sa propre chambre ou dans celle d'un des étudiants, leur

donnait des conseils pour le préparer et d'ailleurs en surveillait la mise au point, redressant au besoin les madresses. Il ne les quittait pas de la matinée, les abandonnait pour assister à la prière de midi, revenait parmi eux, pour s'absenter un instant au milieu de l'après-midi, dînait et prenait le thé avec eux, leur servait d'imam, le cas échéant, pour les prières du coucher du soleil et du soir. Il ne rentrait chez lui qu'au moment où les étudiants voulaient passer leurs cours du lendemain.

L'oncle Hagg Ali était d'une piété exemplaire : dans ce domaine, il dépassait de loin les simples obligations d'un croyant. Il commençait par cette expédition effectuée à la fin de chaque dernier tiers de la nuit, lorsqu'il sortait de sa chambre, heurtant le plancher de son bâton et psalmodiant d'une intonation énergique les louanges du Seigneur. Il se rendait alors à la mosquée de Sayidna-l-Hossein, pour y lire les litanies de l'aube et réciter la prière de l'aurore. Il revenait en marmottant des invocations, frappant le sol de sa canne, et rentrait se reposer dans sa chambre. Les autres prières, il les accomplissait chez lui, laissant sa porte ouverte, pour faire entendre sa voix aux locataires de la maison. Au milieu de tous ces jeunes gens, soit qu'il prît un repas, bût le thé ou passât la soirée, il était le plus compréhensif, le plus spirituel, le plus bavard, le plus moqueur, de tous c'était lui qui poursuivait avec le plus d'âpreté les vices de l'humanité. Par exemple, la médisance était son péché mignon et il n'avait pas peur des mots. Ah ! non, les expressions les plus choquantes ne l'effrayaient pas et il n'hésitait pas à débiter à toute vitesse et sur un diapason élevé les vocables les plus orduriers et les plus triviaux, ceux qui exprimaient les sens les plus grossiers et évoquaient les scènes les plus scabreuses.

Malgré cela, les jeunes gens l'aimaient, à moins que ce ne fût précisément pour cette raison-là. Ils le quittaient le moins possible et l'on peut supposer qu'ils chérissaient sa compagnie parce qu'il les faisait sortir de leur

traintrain habituel, ce qui les reposait de leur vie studieuse. Il leur faisait découvrir une sorte de distraction qu'ils n'auraient pas trouvée seuls et qu'ils auraient été incapables eux-mêmes d'inventer en présence de ce vieillard, qui déversait sur eux, sans compter, des polissonneries. En l'écoutant, ils s'esclaffaient à s'en tenir les côtes, à en être brisés, mais ils n'auraient jamais osé répéter au vieux une de ses cyniques paroles ou un de ses mots suggestifs. C'était comme s'ils avaient vu un spectacle merveilleux, dont ils n'auraient pu profiter que de loin, n'osant pas s'en approcher pour le savourer à l'aise, par conviction ou par respect humain.

Ceci ne mettait pas moins en évidence un aspect singulier de ces étudiants, dignes à la fois d'admiration et de pitié. Ils se distinguaient de leurs camarades : le fait de refréner leurs passions et leur énergique maîtrise d'eux-mêmes rendaient possible un travail assidu et leur évitaient de se vautrer, comme beaucoup de leurs congénères, dans ces abîmes de voluptés faciles, qui émoussent les volontés, brisent les énergies et gâtent les caractères. L'enfant entendait tout ceci : il comprenait et retenait, mais se demandait avec étonnement comment on pouvait concilier l'amour de l'étude, avec tout l'effort voulu, et cette propension au plaisir et ce goût des babioles, sans aucune modération ni retenue. Il se promettait bien qu'en avançant en âge, lorsqu'il mènerait l'existence de ces étudiants dont il appréciait hautement l'intelligence, il ne vivrait pas comme eux et ne perdrait pas son temps à des bagatelles. Le vendredi était donc pour ces étudiants, comme pour ce vieillard, consacré aux délices de la table. Dès le matin, ils se réunissaient autour d'un déjeuner plantureux, composé de fèves, d'œufs et de thé. Ils dédaignaient ces provisions de gâteaux secs que leurs mères avaient confectionnés dans la simplicité de leur cœur en y mettant leur plus affectueuse tendresse. L'enfant s'est souvent rappelé la peine que prenait son père pour gagner quelque argent, afin que sa mère eût les moyens de

préparer des gâteaux pour ses deux fils. Il avait mesuré le dévouement de sa mère à cette besogne, sa joie de l'entreprendre, comme aussi sa tristesse muette, mêlée de larmes amères, lorsqu'avec les bagages, elle portait ces provisions à celui qui partait prendre le train.

Combien de fois cette scène s'était présentée à l'esprit de l'enfant lorsque ces jeunes gens ingurgitaient ces gâteaux trempés dans leur thé, à la façon prônée par le vieillard, ou lorsque ces biscuits craquaient entre leurs dents, puis qu'une gorgée de thé venait les humecter pour les aider à glisser dans le gosier ! Et, pendant qu'ils ricanaient à qui mieux mieux des facéties bouffonnes du cheikh, ils se souciaient peu des fatigues de leur père et avaient bien oublié leur mère, ses tracas et ses sanglots.

Le vieillard et les étudiants réglaient le menu de leur dîner entre la deuxième et la troisième tournée de thé, qu'ils prenaient chez lui après le déjeuner. Cette mise en scène démoralisait l'enfant, remplissait son âme de honte : ce souvenir ne lui revient jamais sans une certaine commisération mêlée d'étonnement. C'étaient des concilia-bules à n'en plus finir, dans un sens lamentablement étriqué. Il s'agissait de deux sortes de plats qui manquaient vraiment d'originalité : des pommes de terre en ragoût avec de la viande, des tomates et des oignons ; parfois des courges remplaçaient les pommes de terre et l'on y ajoutait une poignée de pois chiches. On se mettait d'accord sur les quantités de victuailles à acheter, on en évaluait la dépense et chacun versait sa quote-part, le vieux seul exempté de toute contribution.

Lorsque la somme nécessaire était réunie, l'un des jeunes gens allait faire les emplettes. A son retour, un autre se chargeait du fourneau, dans lequel il allumait le feu avec du charbon de bois et, quand les braises étaient en bon ordre, il fricotait la viande et les légumes, surveillé par ses camarades, en groupe ou isolés, et aussi par le cheikh qui, de temps à autre, lançait ses observations. Lorsque les apprêts étaient achevés à son idée, le vieillard con-

trôlait le feu avec vigilance pour obtenir une cuisson aussi lente que possible. La bande entourait le cheikh pour plaisanter, ou bien travaillait à l'écart. Le cuisinier s'échappait par instants pour jeter un coup d'œil au plat, de crainte qu'il ne brûlât ou qu'il ne se gâtât, ou encore pour y verser quelques gouttes d'eau. A mesure que la cuisson avançait, on respirait l'odeur appétissante du fricot qui mijotait sur le feu : cet arôme était un avant-goût délicieux d'un excellent repas. Il est certain qu'ils n'étaient pas seuls à préparer de la nourriture et que, dans l'immeuble même, d'autres cuisinaient et jouissaient d'effluves semblables. Il n'est pas moins certain toutefois que, dans cette maison, d'autres étaient parfaitement incapables de confectionner des mets aussi savoureux, que par exemple, ces ouvriers qui logeaient à l'étage au-dessous n'avaient pas les moyens d'offrir un plaisir culinaire de cette classe à leur famille. Selon toute vraisemblance, ils voyaient leurs femmes devenir grincheuses à cause de cette privation. En tout cas, les déshérités, étudiants et ouvriers, devaient trouver à ces odeurs qui emplissaient la maison tous les vendredis un plaisir mêlé de rancœur. Ce charbon se consumait avec une lenteur presque étudiée, prolongeant ainsi la joie des uns et le supplice des autres : le plat n'était cuit à point qu'au moment de la prière de l'après-midi, lorsque commençait l'agonie du soleil. Les convives s'installaient autour de la table et s'apprêtaient à faire honneur au repas avec un entrain et des gestes d'une gravité burlesque. Chacun avait envie d'en avoir sa part, et s'arrangeait pour ne pas être devancé par le voisin ou frustré, mais à la dérobée, car on aurait eu honte de laisser voir de pareils sentiments ou de se livrer à un espionnage trop accusé. D'ailleurs le vieillard était là, et son attitude désinvolte délivrait les jeunes gens de tout souci d'intervenir, sa bonne humeur enrayait leur gourmandise secrète : il les surveillait tous et distribuait les portions avec une entière justice. Il n'aurait pas supporté un abus quelconque : il n'avait pas seulement à ce sujet

l'esprit en éveil, mais ne laissait pas ignorer sa manière de voir, il hurlait suivant son habitude, menaçant celui-ci qui essayait de faire passer son morceau de viande pour une cuillerée de pommes de terre, sommant celui-là de diminuer la dose de la louche au moment où il puisait dans la marmite, pour lui-même ou pour un camarade, qu'il s'agisse de viande ou de sauce. Il vociférait contre l'un ou l'autre, envoyait des plaisanteries drôles à entendre, qui provoquaient une heureuse détente et faisaient rire toute l'assistance, en égratignant au minimum l'amour-propre de chacun.

Pendant cette tempête de rires, l'enfant éprouvait une gêne inquiète : son trouble intérieur égalait sa maladresse à se servir de ses mains. Il n'aurait pu convenablement se couper un morceau, plonger sa cuiller dans le plat, puis la porter à sa bouche. Il s'imaginait que tous les regards étaient fixés sur lui et que particulièrement l'œil du vieillard l'épiait en cachette. Il était presque pris de panique, sa main tremblait et des gouttes de bouillon tombaient sur ses vêtements : l'enfant le savait, il en souffrait, mais c'est alors qu'il estimait inutile de prendre des précautions, supposant, bien mieux acquérant la conviction que les convives avaient autre chose à faire qu'à s'occuper de lui. La meilleure preuve, c'est qu'ils s'apercevaient soudain de sa présence, s'affairaient auprès de lui, le pressaient de manger et approchaient de lui ce qui n'était pas à portée de sa main. Mais ces attentions intermittentes avaient pour résultat d'accroître sa confusion. Ainsi ces agapes joyeuses étaient pour lui une source de poignante tristesse, alors qu'elles auraient dû naturellement le réjouir et l'égayer. Mais bien qu'il fût lugubre pendant le repas, il lui arrivait souvent, lorsque ses amis avaient pris leur thé et étaient partis travailler ou bavarder, lorsqu'il était rendu à sa solitude, de voir sa tristesse faire place à une franche gaieté : il se surprenait même à rire en se rappelant certains détails.

Ces étudiants passèrent de longues années dans la com-

pagnie de ce vieillard et, grâce à lui, l'enfant vécut dans une atmosphère riante, malgré les motifs de désappointement, de déception, de chagrin, qu'il rencontrait sur sa route.

Puis le petit groupe s'éparpilla, chacun de ces jeunes gens suivit sa voie. Ils quittèrent l'immeuble pour habiter dans des quartiers excentriques ; leurs visites au vieillard se firent plus rares, puis cessèrent ; ils firent comme s'ils l'avaient oublié et l'oublièrent tout à fait. Quelques-uns apprirent un beau jour sa mort : ils en furent affectés, pas au point d'en pleurer et aucune larme ne sillonna leur visage. Celui qui en donna la nouvelle se trouvait à son chevet de moribond. Il rapporta que les dernières paroles du cheikh avaient été des souhaits en faveur du frère de l'enfant.

Que Dieu ait l'âme de l'oncle Hagg Ali, qui étendit sur l'enfant une protection si efficace ! Son souvenir ne fut jamais évoqué pour la suite sans une profonde émotion.

VII

Nos étudiants n'avaient pas que la compagnie de ce vieillard pour profiter agréablement de la vie : leur amusement avait une autre source, et il était économique et apaisant. Ils ne se distraient que pendant un temps limité et comme furtivement avec le locataire qui habitait à l'extrémité de l'immeuble dans la chambre de droite, en face du vieillard, qui logeait à gauche. C'était un homme dans la force de l'âge, entre la quarantaine et la cinquantaine, qui, depuis plus de vingt ans, était inscrit à el-Azhar, sans avoir obtenu le diplôme, et qui désespérait même de le décrocher un jour. Il faut dire que ce n'était pas pour lui un but exclusif, il n'y passait pas toutes les heures de son existence ; il y travaillait sans doute, mais conjointement avec d'autres occupations courantes. Il était marié et avait des enfants, et il leur consacrait les

vacances de l'été et du ramadan, ainsi que les petits congés qui venaient interrompre de temps à autre la vie universitaire. Sa famille était installée dans un village près du Caire, ce qui réduisait pour lui la fatigue et les frais de déplacement. Comme beaucoup de ses compatriotes, il possédait un ou plusieurs lopins de terre, et son beau-père était également propriétaire de quelques champs. Pour l'époque, il n'était pas pauvre, sans rouler sur l'or ; il était surtout économe à un point qui frisait l'avarice.

Il aimait moyennement la science et son zèle au travail était modéré, son assiduité aux cours médiocre et plus médiocres encore son intelligence et ses dispositions naturelles. Pourtant il se croyait très intelligent et se considérait comme une victime. Il n'avait pas à se plaindre d'avoir échoué au diplôme, ni à soupçonner un jury de partialité : depuis plus de vingt ans qu'il était à el-Azhar, il ne s'était jamais présenté à l'examen, alors qu'il aurait pu le faire au bout de douze ans. Mais il voyait el-Azhar à travers un miroir opaque ou déformant.

Il avait mauvaise opinion des étudiants. Il estimait, à tort ou à raison, — à tort, sans doute, — que les diplômes d'el-Azhar n'étaient pas conquis au moyen de qualités de fine intelligence, pas plus que par un effort de mémoire. A ses yeux, c'était une question de chance ou de hasard, et peut-être aussi de flatterie et d'habileté à se faire bien voir des examinateurs. Il jugeait donc qu'il n'avait pas été favorisé par le sort et s'était abstenu pour des raisons mystérieuses : d'ailleurs un examen était une source d'émotions auxquelles il valait mieux échapper.

L'azhariste commençait son année avec la volonté bien arrêtée de se préparer ; il s'entendait avec quelques camarades pour lire en commun les ouvrages du programme. Mais, au bout d'un mois ou deux, il savait déjà que la chance lui serait contraire : alors il en prenait à son aise, préférait paresser et négligeait ses cours pour d'autres passe-temps. Il se croyait donc de nouveau une victime de la malchance, il n'aurait jamais cette bonne réputation et

cette intelligence astucieuse que les cheikhs prennent en considération ; il ne réussirait pas comme tel de ses camarades, alors qu'en réalité il n'était pas moins intelligent que lui ni moins capable de maîtriser les difficultés d'un travail sérieux.

Lorsqu'il s'entretenait avec un de ses jeunes condisciples, il affirmait connaître le moyen infallible de réussir à son examen. Il avait eu souvent l'envie de l'employer mais, tous comptes faits, il ne lui convenait pas de vendre une ou deux parcelles de ses propriétés pour obtenir ce succès, qui le consacrerait savant, augmenterait sa ration de pain et lui procurerait, à chaque fin de mois, un revenu de soixante-quinze piastres.

Pour toutes ces raisons, il attendait des jours meilleurs, il comptait sur le sourire du destin. Cela s'était bien produit, l'année précédente, pour un de ses camarades du même village. C'était un garçon fin et intelligent, inscrit comme étudiant depuis un quart de siècle : il lui prit l'envie subite de se présenter à l'examen. Non seulement il fut reçu, mais encore il obtint la mention bien et, s'il avait entretenu de meilleures relations avec un des membres du jury, il aurait eu la mention très bien.

Il était donc infiniment préférable d'être patient : le hasard ne manquerait pas de lui être un jour favorable, comme à son camarade. « Mes amis, disait-il, tout est une question de veine. J'ai travaillé comme vous, j'ai peiné autant que vous. Je vous souhaite meilleure chance. Quant à moi, je n'ai pas confiance et puis je n'ai pas d'ambition. »

Les jeunes écoutaient ces déclarations et les retenaient d'autant mieux qu'ils étaient fortement impressionnés par son élocution, vraiment extraordinaire. Il articulait les mots avec une lenteur appuyée, en sourdine, sur une intonation qui tenait plus du murmure que de la voix normale, il détachait chaque syllabe comme s'il avait voulu l'introduire dans l'oreille de son auditeur. Il ponctuait ses discours de facéties et de plaisanteries qu'il trouvait drôlement risibles, et d'ailleurs il s'esclaffait longuement. Les

assistants n'y prenaient aucun intérêt et n'y trouvaient pas matière à rire, mais honteux de le voir se pâmer et surtout prolonger son hilarité, ils finissaient par se dérider et l'incident se terminait par un fou rire général. En effet, sa façon de rire était vraiment «risible», si l'on peut se permettre ce pléonasme. Il débutait sur un diapason aigu, s'arrêtait, reprenait un instant en silence, redevenait bruyant, et ainsi de suite, en spasmes entrecoupés.

Rentrés chez eux, les étudiants répétaient ses conversations, redisaient ses bons mots, imitaient son rire, et passaient ainsi une heure de bonne détente.

Un autre trait surtout émerveillait les étudiants : c'était un homme très sensuel, il aimait passionnément les plaisirs, à s'y vautrer. Il aimait aussi parler de ses ébats et savourait ses descriptions, comme il jouissait des plaisirs eux-mêmes, davantage peut-être. En actes comme en paroles, ses voluptés étaient innocentes ou inconvenantes. Il lui arrivait de raconter les privautés qu'il prenait avec sa femme, non sans un luxe de détails pénibles, scandés par son rire étrange. Il rappelait sa gourmandise lorsqu'il avait dévoré au village un mets très gras, ou un plat plus grossier en ville ; il contait cela avec minutie, au milieu de gaudrioles imprévues, de mauvais goût, avec accompagnement de ce rire haché et pourtant continu. Il entretenait son public de sa joie à explorer les rues et les ruelles du quartier, à prendre le frais dans l'immeuble tout en épiant ce qui se passait à l'étage au-dessous. Il ne pouvait rencontrer une femme, où que ce soit, sans l'examiner en détail, sans la considérer comme sa chose, sans la déshabiller en un mot. Il éprouvait à cette investigation malsaine une volupté dont il sentait bien peu le péché. Il ne donnait jamais à une femme le nom de femme, ou de dame ou de demoiselle, enfin un de ces noms par lesquels on a l'habitude de la désigner ; il disait toujours : «il y a de la fesse.» La femme maigre ne l'intéressait pas du tout : la vraie femme à ses yeux, c'était celle qui avait de l'embonpoint, dont la charpente semblait comme sur-

chargée de graisse et de chair. Il la comparait tantôt à un oreiller, tantôt à un matelas.

Il citait à ce propos ce vers de Ka'b ibn Zohair décrivant sa maîtresse Sou'ad⁽¹⁾ :

«De face, elle paraît svelte, mais de dos, quelle majestueuse ampleur ! Sa taille est irréprochable, ni trop petite ni trop grande.»

Il disait à ses amis : «Ne voyez-vous pas qu'il se permet de dire qu'elle est maigre de face, uniquement pour avoir l'occasion de rectifier et de donner une opinion raisonnable, c'est qu'elle était grasse, vue de dos.» Puis il se lançait ensuite dans une foule de détails scabreux. Il débitait des grivoiseries, racontait des histoires drôles, lâchait puis retenait son gros rire, riait de nouveau : les étudiants étaient comme subjugués par le flux de ses paroles. Rien ne pouvait faire sur ces malheureux une impression plus durable que les plaisirs, chastes ou licencieux, qu'ils prenaient à ces entretiens.

L'enfant entendait cela, accroupi dans son coin, la tête basse, comme absent. Aucun mot ne lui échappait et même il distinguait le son particulier de chaque voix. Si ces hommes, se disait-il, se rendaient compte de l'importance de ce qu'ils me livrent et m'apprennent, ils s'abstiendraient d'avoir en présence d'un jeune enfant de semblables conversations.

Depuis le jour où il fit la connaissance de cet homme, l'enfant passa plusieurs années dans l'immeuble ; les incidents s'accumulaient sur cet individu, risibles en apparence, mais causant une triste et douloureuse impression lorsqu'on y regardait de plus près.

C'était un paysan, avec tout que cela comporte de précis : l'amour de la terre, la recherche de l'argent, une étrange avidité de gain dans une vente, un achat ou une

⁽¹⁾ Poète contemporain du Prophète, célèbre par son poème intitulé *Banat Sou'ad* (Sou'ad a disparu) : Mahomet fut tellement enthousiasmé qu'il lui fit don de son manteau, sa *bourda*.

location. L'argent était son unique préoccupation lorsqu'il partait pour son village, qu'il y pensait, ou qu'il rencontrait un membre de sa famille. C'était un jouisseur dans toute l'acception du terme, en ce sens qu'il était avide de sensations, qu'il poursuivait ces plaisirs faciles qui n'ont pas besoin d'un sens moral bien développé, d'un penchant un peu affectueux, ni d'un goût extrêmement fin. Son travail intellectuel, son attente d'un examen, étaient un de ses moyens, ou plutôt un but reposant où il se réfugiait lorsqu'il était las de courir après l'argent ou quand il était dégoûté de sa sensualité. Alors il rentrait à la maison, s'installait dans sa chambre, pensait à ses camarades, à ses professeurs, à son examen, et il entamait avec ses amis de longs palabres autour d'un repas ou d'un verre de thé. Malgré tout, il avait une foi religieuse très ardente. Il avait des crises de mysticisme étranges qui le précipitaient par moments hors de son existence habituelle : il se livrait alors à d'ascétiques mortifications, se gourmandait avec une dure sévérité et s'imposait le châtement de la privation et de la faim.

Un jour, à la suite d'une dispute avec son beau-père, il délaissa sa femme et résolut d'épouser une jeune fille du Caire, de s'allier avec une famille plus évoluée, plus élégante. Il répudia donc sa femme et confia ses espoirs en détail à un de ses amis, lui expliquant en termes clairs et crus la différence qui existait entre les femmes de la ville et celles de la campagne. Mais un beau matin, il oublia l'argent, les femmes de la ville comme celles de la campagne, il renonça aux délices de la mangeaille et du thé, parce qu'il avait eu l'intuition de sa chance prochaine aux examens. Il devait donc les préparer, s'entraîner à cette bataille contre les professeurs. Il avait devant lui quelques mois pour effectuer une sérieuse révision. Adieu les vieux camarades, adieu les frivoles conversations ! Il se plongeait dans l'étude des fondements du droit, de la rhétorique, de la grammaire, de la théologie, de ces matières enfin dont se compose le programme. Ainsi fit-il : il se

présenta à l'examen et ce fut une journée dont on parla longtemps.

Il arriva devant le jury dès le matin et ne le quitta que le soir, mais la séance ressembla à une poursuite réciproque. Pour se reposer de la société des professeurs, lorsqu'il en serait excédé, il inventa un stratagème cocasse, invraisemblable. Il acheta une ou plusieurs pastèques, qu'il déposa près de la salle d'examen. Dès l'abord, il signala au jury qu'il était atteint d'incontinence d'urine et put ainsi solliciter la permission de s'absenter sous prétexte que son infirmité le talonnait. Le jury le prit en pitié et lui donna toutes les facilités. C'est ainsi qu'il se mettait à commenter sa leçon ou à répondre aux interrogations, puis interrompait soudain son exposé et demandait à sortir. Une fois dehors, il n'avait aucun besoin à satisfaire ni de soins à se donner, il se précipitait sur ses pastèques pour se rafraîchir les idées, s'aiguiser l'esprit, retrouver son sang-froid : ce sont ses propres expressions. Il rentrait dans la salle d'examen et reprenait sa tirade au point où il l'avait abandonnée. Tel fut son manège durant presque toute la journée et le jury s'y laissa prendre. Il revint chez lui, dans un état de bonheur inexprimable : il avait réussi, sans doute avec la mention passable, mais il comptait au nombre des ulémas.

L'été dispersa tout le monde. À l'automne, ses amis le rencontrèrent par hasard, car il avait déménagé : il avait réalisé ses espoirs, s'était allié à une famille de la capitale et logeait chez elle, non loin de son ancienne demeure.

Sa flamme mystique le reprit un jour : il décida de se retirer pendant quelque temps dans la mosquée, pour s'exciter au jeûne, à la prière et à l'amour de Dieu. Il mit son projet à exécution et vécut dans la solitude, je ne sais pas le nombre exact de journées, mais assez longtemps, car il revint de sa retraite amaigri et épuisé. À son retour, il fut blâmé par sa famille et il est probable qu'on le plaisanta sur sa virile énergie. Il n'en fallut pas davantage pour que son naturel paysan reprit le dessus et il

s'abandonna à cette vie de plaisirs telle qu'on l'envisage à la campagne. Dès le matin, il partait pour une gargote ou un café et il engouffrait goulûment tout ce qu'il pouvait avaler, fèves, huile, pain, oignons. Cette nourriture, bien entendu, l'excitait à d'abondantes libations, pour éteindre le feu de ses entrailles, et les verres de thé se succédaient sans relâche. Bientôt il ajouta à tous ces aliments, solides ou liquides, ces drogues que ses pareils ne nomment pas, mais désignent seulement par des sous-entendus. Lorsqu'il eut digéré le tout, ce qui est une façon de parler, car on imagine plutôt des troubles d'estomac, il revint de nouveau dans sa famille. Mais cette fois il était dans un état d'exaspération indescriptible : ses emportements furent mal accueillis et causèrent un certain effroi. A la fin, il essaya de se jeter par la fenêtre : un de ses parents réussit à retenir le forcené et, après une lutte, à l'empêcher de renouveler sa tentative. On ligotta le malheureux dément, car il avait, en effet, perdu la raison. L'enfant n'a pas oublié ce cri lancé, dans la nuit après la prière du soir, qui laissa les étudiants comme hébétés : ils étaient sur le point d'éclater en sanglots, mais ils eurent honte de montrer leur émotion.

Ce pauvre fou hurlait longuement : les ressorts de sa langue semblaient détendus et dévidaient les radotages les plus hideux. Le lendemain matin, ses parents l'emmenèrent à l'hôpital où l'on soigne ses congénères. Il en sortit quelques semaines plus tard : il était méconnaissable, son chuchotement était encore plus grêle, ses mouvements étaient paisibles, il ne riait plus et il inspirait à tout le monde autant de crainte que de pitié.

Les jours ont passé, entraînant dans leur sillage mille incidents. Les amis ont perdu cet homme de vue, leur existence les a dirigés dans des voies diverses et ils ont peu souvent l'occasion de le rencontrer. Ils ont fini par recevoir de lui des nouvelles de plus en plus rares. On n'en entendit plus parler jusqu'au jour où l'on apprit son décès. On consacra à sa mort la minute de tristesse con-

venable, sans que les larmes ne vinsent gonfler le bord des paupières, et c'est à peine si un visage se contracta un instant ; on accueillit l'événement avec cette pieuse phrase qui met le sceau à tous les deuils : « Nous appartenons à Dieu et c'est vers Lui que nous retournerons. »

VIII

Une autre chambre de la maison servait aussi de théâtre à des scènes de joyeuse liesse : elle était toute proche, à gauche en montant.

Elle était occupée par un jeune homme un peu plus âgé que les autres étudiants peut-être, en tout cas plus ancien à l'Université, mais il était bien de la même génération. Il avait une voix de fausset qui excitait l'hilarité. Il était d'une intelligence médiocre et bien peu de connaissances arrivaient à s'incruster dans son cerveau étroit et borné : sa finesse était tellement insuffisante qu'il n'arrivait pas à démêler la moindre chose derrière les divers textes qu'il étudiait. Pourtant il était infatué de lui-même et son ambition était sans bornes : il était intimement persuadé qu'il n'était pas inférieur aux camarades avec lesquels il vivait et assistait à la plupart des cours.

On le voyait aux leçons de droit, de rhétorique et au cours de l'imam, mais il négligeait celui des fondements du droit, car il aurait dû se lever trop tôt. Son repos était pour lui chose sacrée qu'il surveillait parcimonieusement. Il se bornait à se documenter en compagnie de ses camarades, avec cette forme spéciale de recherches qui n'avaient aucun rapport avec les cours réguliers ni avec les ouvrages utilisés par les professeurs.

Ces jeunes gens se montraient en général très sévères sur le compte des livres en usage à el-Azhar. Ils suivaient en cela l'exemple et l'opinion de l'imam. A ses cours, ou à l'occasion, lorsqu'il recevait leurs visites, il leur indiquait

des titres de livres importants de grammaire, de rhétorique, de théologie, de littérature même. Ces livres étaient méprisés par les cheikhs d'el-Azhar, parce qu'ils ne leur étaient pas familiers, et leur répugnance s'accroissait du fait qu'ils avaient été indiqués par l'imam. Mais les professeurs plus compétents imitaient l'imam et conseillaient aussi d'autres ouvrages estimables qu'on ne pratiquait pas à el-Azhar, tout simplement parce que les Azharistes n'y auraient naturellement pas songé. Dès que les étudiants entendaient citer un titre ils se hâtaient de se procurer le volume, s'ils en avaient les moyens : Dieu sait quelles dures économies, quelles privations pénibles cela pouvait représenter souvent ! Mais cette dépense leur était parfois interdite et ils empruntaient le livre à la bibliothèque d'el-Azhar, le feuilletaient en hâte, se mettaient d'accord pour le dépouiller en commun et cette collaboration les aidait à le comprendre.

Ils travaillaient de cette manière par sincère affection pour l'imam et aussi par un goût prononcé pour une fructueuse documentation. Ils joignaient à ces sentiments affectueux une sorte d'orgueil juvénile : ils étaient fiers d'être les élèves de l'imam, du cheikh Bekhit, du cheikh Abou Khatoua, du cheikh Radi. Ils parlaient de ces maîtres avec une emphase enthousiaste et se vantaient d'en être les étudiants préférés. Ils ne se contentaient pas d'une grande assiduité à leurs cours, mais rendaient visite à ces professeurs à leur domicile. Ils collaboraient à quelques recherches ou obtenaient d'eux des leçons particulières, par exemple, le jeudi après la prière de midi ou celle du soir. Ces étudiants aimaient à faire savoir tout cela à leurs camarades, ils étaient fiers qu'on parlât des ouvrages qu'ils lisaient dans telle ou telle discipline, et bénéficiaient ainsi d'une sorte d'auréole parmi leurs camarades : on disait d'eux qu'ils étaient les élèves les plus distingués, dignes du plus brillant avenir. Et, bien entendu, les élèves moyens s'efforçaient d'obtenir des avantages en frayant avec eux : c'était

déjà quelque chose d'être les amis intimes des meilleurs élèves. C'était, en outre, un excellent moyen d'arriver à avoir des relations avec les plus grands professeurs, avec les maîtres authentiquement réputés. Notre ami faisait partie du groupe de ces étudiants moyens : il s'était agrégé à ces étudiants distingués, pour qu'on dise qu'il en était, et afin de pouvoir se joindre à eux lorsqu'ils rendaient visite à l'imam ou au cheikh Bekhit.

L'orgueil de la jeunesse incitait le petit groupe à se prévaloir de cette espèce de privilège : ils acceptaient ainsi assez facilement l'introduction chez eux de ces parasites de la science que sont les étudiants médiocres et même moyens. Mais lorsqu'ils étaient entre eux et qu'ils énuméraient les sottises stupides et grossières de ces camarades d'occasion, ils riaient à s'en décrocher la mâchoire, à s'en tenir les côtes.

Selon toute vraisemblance, cet individu fit leur connaissance à l'un des cours, il se mêla à eux et ne les quitta plus. Il leur rendit visite dans leur maison, qui lui plut, si bien qu'il résolut de s'installer près d'eux dans l'immeuble même et finalement y loua une chambre. Il faisait ainsi partie de la bande, qu'il accompagnait aux cours, il prenait le thé avec elle, visitait en sa compagnie les professeurs, profitait de sa bonne réputation, mais il ne lui fut jamais départi d'égaliser le savoir et l'intelligence de ses camarades, pas plus qu'il ne lui arriva d'expliquer quelque chose clairement.

Il semble qu'il avait plus de ressources que ses camarades, possédait un peu plus d'argent, ou plutôt, grâce aux privations qu'il s'imposait quand il était seul, il pouvait devant eux paraître riche et dépenser largement. Lorsqu'il avait vent que l'un d'eux était un peu gêné, pour l'achat d'un livre, le remboursement d'une dette criarde, ou tout autre besoin d'argent, il lui ouvrait sa bourse avec libéralité, en bon camarade. Ses amis reconnaissaient cette gentillesse et lui en savaient gré, pourtant ils ne pouvaient pas supporter sa bêtise et il leur arrivait

de s'en moquer sans vergogne devant lui : ils répliquaient d'une façon grossière à ses bévues, lui faisant sentir leur amer dédain. Quant à lui, il acceptait tout cela d'un air satisfait et souriant : je crois bien qu'aucun d'eux n'eut l'occasion de voir jamais sur son visage un seul signe de colère, et pourtant ils l'accablaient des sarcasmes les plus méprisants. Le comble, c'était le moment où ils le prenaient à partie sur ses connaissances en prosodie ou plutôt sur son ignorance. Lorsqu'il lisait avec eux un ouvrage de grammaire, il était presque dans l'incapacité de fournir un exemple, — et Dieu sait si les exemples abondent dans les grammaires, — et quand il en citait un et qu'il était le premier à scander le vers, il le classait toujours au même mètre, car c'était le seul dont il avait entendu parler : pourtant une bonne scansion aurait souvent fait choisir un autre mètre.

Le plus drôle, ce n'était pas sa réponse rapide et définitive, mais il décomposait les pieds à sa façon et, quels qu'ils soient, il essayait de justifier sa solution. En fait la leçon était interrompue par un fou rire interminable ; la scène était tellement fréquente que lui-même poussait et enhardissait ses camarades. Chaque fois que se présentait un vers, ils avouaient leur impuissance à le scander afin qu'il en devinât le mètre, et la réponse était uniforme, puisqu'il n'en connaissait qu'un seul. Mais ce n'était pas fini, ils affirmaient ne pas pouvoir en décomposer les pieds, afin de l'exciter encore et de le ramener à son fameux mètre. C'est là que les tempêtes de rire reprenaient et que les plaisanteries faisaient rage, et il accueillait le tout avec son sourire béat, sans jamais montrer le moindre signe de dépit ou d'irritation.

Ce jeune homme vécut avec ses amis durant de longues années sans que rien ne vint affaiblir l'harmonie de leurs rapports. En fin de compte, il s'aperçut qu'il n'était pas de leur milieu et qu'il n'était pas de taille à se mesurer avec eux : il délaissa donc peu à peu les cours, inventant les excuses les plus variées, et ne travailla plus en leur

compagnie. Il se contenta de continuer à les fréquenter, en partageant leurs repas ou en prenant le thé avec eux de temps en temps.

L'enfant prit de l'âge et son instruction progressa. Ce jeune homme lui témoigna de la bonté et une certaine estime, et se proposa à lire avec lui quelques ouvrages. Il préférait en effet à la société de ses émules celle de ce jeune débutant. L'enfant étudia donc avec lui des livres de hadith, de logique, de théologie, mais sans aucun profit. Comme il était peu disposé à rire de lui ou à le tourner en ridicule, qu'il était aussi peu capable que désireux de s'en moquer, l'enfant préféra s'en débarrasser et travailler seul.

Ainsi cet homme abandonnait la science, ou plutôt la science ne voulait pas de lui. Mais il restait inscrit à l'Université, mêlé socialement à ses étudiants et vivant comme eux. Le niveau de leur existence s'élevait peu à peu, grâce à leur intelligence, à leur zèle, à leur acquit, à la joie que l'imam ressentait d'eux et qui les rapprochait de lui. De même ils se liaient avec d'autres étudiants d'el-Azhar qui appartenaient à des familles plus fortunées et plus riches, et de leurs visites réciproques une intimité naissait. Cet individu rendait aussi des visites et en recevait, et de même le niveau de sa vie sociale montait. Mais eux ne sentaient pas cette ascension ou la percevaient à peine, en tout cas, ils n'y faisaient jamais allusion dans leurs conversations, et ne se vantaient pas de visites à telles familles distinguées, ou de leurs relations avec des camarades connus. Cela paraissait naturel, normal, mais leur ami y trouvait sa véritable gloire et y puisait son bonheur : son orgueil était satisfait, sans compter qu'il en tirait parfois des profits matériels. En tout cas, il en avait plein la bouche et le racontait à qui voulait l'entendre.

Les jours passèrent et les étudiants se dispersèrent dans des directions multiples. Mais cet individu ne les lâcha pas et ne se laissa pas oublier. Il n'avait pas pu mener leur train pour achever ses études, soit, mais il les suivrait

partout ailleurs pour avoir un but dans l'existence. Ils ne lui rendaient pas visite, eh ! bien, c'est lui qui irait les voir, qui les rencontrerait chez tel ou tel de leurs amis, gens riches ou considérés.

C'est alors que l'imam dut abandonner el-Azhar à la suite d'une persécution politique. Or à ce moment, notre personnage avait des relations aussi bien avec le parti de l'imam qu'avec le clan opposé. En effet, l'introduction des luttes politiques à el-Azhar l'avait mis en ébullition et avait coupé en deux les milieux universitaires. L'individu se mêlait aux plus exaltés pour donner des coups, mais il avait un pied dans le camp adverse, auquel il livrait les secrets de ses ennemis. Le pôt-aux-roses fut découvert un jour, — et quel jour ! — lorsqu'on apprit que le loustic était en rapports avec la police. Ce fut une rupture brutale entre ses compagnons et lui, et les maisons qui l'avaient accueilli lui furent fermées. Il n'eut d'autre ressource que de se tapir dans sa chambre, ayant vu disparaître tous ses amis : ceux-ci n'y perdirent rien. Il avait été trop ambitieux en recherchant le diplôme d'el-Azhar : il devrait achever sa piteuse existence dans l'isolement et le désespoir, supportant mal sa déchéance, et gagnant péniblement de quoi vivre.

Puis on apprit qu'il était mort. Était-ce de maladie ? de chagrin ? de privations ? Nul ne le sut, mais la nouvelle ne causa ni regret ni tristesse. On se borna à réciter la pieuse formule qui accompagne toute annonce de mort, même la plus indifférente : « Nous appartenons à Dieu et c'est vers Lui que nous retournerons. »

(à suivre)

Taha Hussein.

Traduit de l'arabe par Gaston Wiet.

L'AIR DU MOIS.

A PERPÉTUITÉ.

Le printemps sera bientôt là. Madame Smirnova a cousu sur son manteau de toujours une dentelle blanche, un grand morceau de malines, un peu sale, mais véritable et que plus rien n'étonne. Et le col de zibeline est allé rejoindre dans la malle les décorations de feu le Maréchal de la Noblesse. Tant pis, si l'ombre est encore froide. Demain soufflera chaud. Madame Smirnova s'en va, tranquille, sa dentelle au cou.

Deux demoiselles monoprix, aux cheveux platinés en surface, passent et rient fort à trois pas :

— Tu as vu cette mascarade? Quel carnaval!

Madame Smirnova n'entend que le bon français des livres d'avant la Révolution et sa dignité est hors d'atteinte. Elle a été élevée à l'Institut Smolny.

Mais qu'il est long, aujourd'hui, ce boulevard Gambetta que le vent de la montagne traverse d'un trait pour se jeter à la mer! Il y a plus de trente ans que madame Smirnova vit dans ce courant d'air, quartier général de tous les Russes qui pleurent encore le Tzar. Elle en connaît maintenant tous les aspects, tous les visages et l'histoire de chacun de ses compatriotes agglutinés entre l'Église orthodoxe, impériale et bleue et l'épicerie Popof. Rien que des épaves qui se mettent à quatre pour acheter un journal.

Madame Smirnova marche sans se hâter. Quelques concombres salés, un restant de bortch, et du thé (mais dans un

grand verre enchassé d'argent chiffré à ses trois initiales) feront aujourd'hui tout son déjeuner. Des Niçoises, retour du marché, se dépêchent, les mains tirées par le sac rempli de légumes en désordre et l'air excédé des femmes qui trouvent que la vie est encore plus chère qu'hier... Madame Smirnova les dédaigne secrètement. La vie est chère? Elle ne sait plus, comme les gens dont les souvenirs ont arrêté le temps. Les petits sacs d'or, l'hôtel de la Perspective Nevsky, les terres de Bessarabie, la grande villa de Cimiez, tout a disparu à perpétuité. Un seul privilège subsiste; mais générateur de quelle paix profonde! De quelle certitude orgueilleuse! Là-bas, sous le soleil de la colline, dans le cimetière fleuri réservé aux cadavres riches, repose feu le Maréchal de la Noblesse et à ses côtés attend une place vide, une seule, mais éternelle. Toute en marbre.

Elles peuvent rire les demoiselles monoprix destinées à vivre en commun, mourir en commun. Madame Smirnova sait ce qu'elle sait. Même la terre étrangère ne la confondra pas avec le reste du monde.

Midi tiédit les journaux épinglés autour du kiosque octogone.

— La Renaissance, monsieur.

La dentelle gratte un peu le cou fané, brisé de mille raies et qui se penche. Mais qu'importe! Le printemps sera bientôt là.

Jeanne ARCACHE.

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE.

La faillite de la neutralité.

Depuis trois mois la guerre a pris un cours nouveau. Elle s'est abattue sur des États européens qui avaient fait tous leurs efforts pour se tenir à l'écart du conflit et qui avaient cru y parvenir en se cramponnant désespérément à un statut périmé, celui de la neutralité. A l'heure actuelle, la Norvège, la Suède, le Danemark, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg sont tombés sous les coups de l'Allemagne nazie.

La Norvège résiste vaillamment, réduite à un petit territoire de l'extrême nord ; le Danemark est totalement conquis après un simulacre de résistance ; la Suède est prisonnière et incapable d'oser un geste pour sa défense ; la Hollande après dix jours de bataille au cours desquels les trois-quarts de son armée furent mis hors de combat et la moitié de ses villes détruites, a dû céder : l'homme qui livra Schuschnigg, l'autrichien Seyss-Inquart a été délégué par Hitler pour administrer les Pays-Bas. Quant à la Belgique, la tragédie dont elle vient d'être victime a arraché un cri de douleur au monde entier : Léopold III, le propre fils du Roi-Chevalier l'a livrée aux Allemands dans des conditions qui font de cette capitulation royale une véritable trahison. Le Luxembourg, en 1940 comme en 1914, ne put opposer à l'agression allemande qu'une protestation platonique.

Une pareille hécatombe d'États souverains qui, jusqu'à la veille de leur disparition, traitaient d'égaux à égaux

avec les grandes puissances achève de consacrer la fin de la conception du droit international dont ces pays se réclamaient. Ils se disaient neutres, il n'y avait plus de neutralité. Dans un monde où s'opposent des nations qui ne connaissent qu'un droit, celui de leurs appétits et qui n'ont de respect que pour la force, il était inutile de continuer à se réclamer d'un principe de droit pur et de prétendre ériger un système de défense des frontières sur d'honnêtes arguties de légistes.

Si la conception de neutralité est aujourd'hui en faillite, si les petits États neutres d'Europe sont devenus les champs de bataille d'une querelle dans laquelle ils ne voulaient pas entrer, il faut bien reconnaître qu'ils en portent en grande partie la responsabilité et que leur aveuglement les a livrés les uns après les autres au « crocodile » dont les avait un jour menacé M. Winston Churchill.

*
* *

Les États scandinaves et le groupe des Pays-Bas (Belgique et Hollande) avaient formé en Europe une sorte de société. Au cours d'une réunion mémorable de leurs ministres des Affaires étrangères, ils avaient signé à Oslo un pacte qui consacrait leurs vues communes sur la neutralité.

A ce moment la Société des Nations sombrait. Elle était devenue manifestement incapable de servir de base à un nouvel ordre européen. Elle n'avait pu mettre à son actif que quelques médiations heureuses entre républiques sud-américaines ou petits États balkaniques mais elle n'avait jamais pu réussir à arrêter une grande puissance décidée à faire pression sur un État plus faible. La S. D. N. n'avait rien pu contre le Japon agresseur de la Chine ; elle n'avait pu sauver l'Autriche du coup de main de l'Allemagne ; l'Éthiopie était devenue italienne malgré elle et pareillement l'Albanie ; la condamnation morale passée contre Hitler destructeur de la Tchécoslovaquie,

plus récemment la fin brutale de la Pologne, avait achevé d'effiloche les dernières illusions amoncelées vingt ans plus tôt à Genève. On avait bâti sur les nuages, personne n'avait voulu sérieusement contribuer à la fondation d'un nouvel ordre international. Personne et surtout les petits peuples que la S. D. N. devait d'abord protéger.

Lorsque la Belgique et la Hollande s'associaient aux pays scandinaves pour former le groupe d'Oslo, ces deux pays adhéraient à une politique bien déterminée : *celle de la neutralité nordique.*

M. Sandler, ministre des Affaires étrangères de Suède a donné la formule de cette politique en quelques mots : « *Aucune puissance ne peut compter sur nous ou sur l'un de nous comme son partisan. Aucune puissance ne peut s'attendre à nous voir ou à voir l'un de nous comme son adversaire. Le bloc des puissances que nous formons doit être rayé des calculs des états-majors.* » Ami de tout le monde, ennemi de personne ! Les peuples scandinaves et les Pays-Bas qui se ralliaient à cette formule oubliaient que le Royaume des Cieux n'est pas encore établi sur la terre.

Or, la merveille des merveilles du pacte d'Oslo était que les pays signataires prévoyaient tout excepté la guerre.

Ils prévoyaient une entente économique et la création d'un organisme pour la collaboration dans le domaine de la politique commerciale. Ils prévoyaient des contacts permanents entre les gouvernements sur des questions de politique extérieure. Ils prévoyaient des consultations fréquentes entre les diverses capitales. Ils prévoyaient des entrevues régulières entre leurs ministres des affaires étrangères. Ils prévoyaient l'unification de certaines formules de leurs administrations et de leurs codes. Ils prévoyaient une attitude commune devant les autres nations, mais pas plus que d'autres pays ne pouvaient compter sur leur appui en cas de guerre les États signataires du pacte d'Oslo se réservaient de fournir un appui *exclusivement moral* à celui d'entre eux qui serait victime d'une agression.

On justifiait cette attitude par un raisonnement enfantin. « Nous n'avons pas d'ennemi commun, donc nous n'avons pas besoin d'alliance. » Et M. Sandler, théoricien du système d'affirmer : « Nous sommes libres de toute alliance aussi bien avec des pays étrangers qu'entre nous-mêmes. »

Ce qui ne l'empêchait pas de dire : « Nous n'avons qu'un but : celui de sauvegarder la Paix. » Cette idée de paix à tout prix et avec tout le monde avait déjà conduit les États nordiques à une singulière contradiction. En tant que membres de la S. D. N. ils s'efforcèrent de collaborer utilement avec la Ligue dans tous les domaines, mais ils furent toujours opposés aux sanctions militaires. Partisans d'une politique d'arbitrage, condamnant résolument toute agression, ils se refusait à croire que dans certains cas il faudrait imposer la paix par la guerre et venir en aide militairement au secours d'un pays injustement attaqué.

Les pays scandinaves, dans leur obstination à vouloir la paix se réclamaient volontiers de l'exemple américain sans penser que la politique des États-Unis vis-à-vis de la S. D. N. était fortifiée par l'absence de tout adversaire continental et par une supériorité militaire incontestable. La Scandinavie elle, était en Europe et l'aventure finlandaise le lui fit cruellement sentir.

*
* *

L'agression russe contre la Finlande fut le premier craquement de l'édifice patiemment établi par les hommes politiques scandinaves. Dans le fond du cœur aucun d'eux ne conserva le moindre doute sur le sort qui attendait les États pris entre l'U. R. S. S. et le Reich. D'un œil presque indifférent, ils avaient vu les États baltes capituler les uns après les autres devant les menaces de la Russie soviétique. Cette fois il s'agissait d'un État scandinave et à Stockholm, la Finlande exposa nettement sa situation.

On promit au président Kallio un appui moral, l'envoi de volontaires, des secours pour les blessés, des facilités pour les réfugiés civils. Ce fut tout. On se borna de fait à cela et la Finlande, succombant après d'héroïques combats, put déclarer au monde non sans amertume qu'elle avait été obligée de capituler parce que la Suède et la Norvège avaient menacé de s'opposer par les armes au passage des seuls secours efficaces qui auraient pu lui parvenir.

A partir de ce moment le *crocodile* n'eut plus qu'à avaler l'une après l'autre les pauvres nations du nord. Elles n'ont pas bougé pour la Finlande. La Suède ne bougera pas pour la Norvège et le Danemark. La Hollande, réveillée un peu tard, verra la Belgique se refuser à parachèvement sa mobilisation à la veille d'une attaque allemande. Bref, l'un après l'autre tous les pays qui avaient cru dans la possibilité d'éloigner d'eux le conflit en tenant la balance égale entre les deux adversaires disparaissent de la scène.

Les événements qui se sont produits durant ces trois derniers mois sont présents à tous les esprits et il suffira de les rappeler rapidement.

Le Danemark fut la première victime. Il ne s'y attendait pas du tout. A vrai dire aucun pays ne s'était plus généreusement désarmé. Il n'y a pas si longtemps que les socialistes et les pacifistes de cette petite nation proposaient la suppression totale de l'armée et son remplacement par une milice administrative d'où toutes les appellations militaires seraient bannies. Heureusement, un sursaut de bon sens sauva l'armée danoise. Elle disposait ou pouvait disposer d'environ 100.000 hommes et d'une centaine d'avions. Le pacifisme du Danemark ne l'empêchait pas de fabriquer pour tous les pays du monde d'excellents canons et des mitrailleuses justement réputées. Mais le Danemark lui-même ne se souciait pas d'utiliser de pareilles ressources et la presse danoise écrivait gravement à la veille de l'invasion allemande :

« Le danger allemand est pour nous très faible étant donné le rayon d'action des avions modernes ; les aérodromes du Jutland ne seraient pas beaucoup plus utiles pour lutter contre l'Angleterre que ceux de la côte nord-ouest de l'Allemagne. D'autre part le Reich en incorporant le Danemark ne pourrait pas en tirer une force appréciable pour son approvisionnement puisque l'élevage danois ne peut être maintenu à son degré de productivité que grâce aux tourteaux, fourrages et engrais importés de l'Angleterre. »

Ainsi endormie, l'opinion danoise eut un réveil cruel, le 10 avril l'armée allemande franchit la frontière du Slewig pendant que la flotte s'emparait sans coup férir de Copenhague. Il y eut quelques coups de fusil. Une centaine de morts, dit-on. Lorsque la garde du Palais Royal ouvrit le feu contre les troupes allemandes, le vieux roi Christian descendit lui-même les marches de son palais pour donner l'ordre d'arrêter le combat. Quelques heures plus tard, il effectuait sa quotidienne promenade à cheval dans les rues de la ville comme si rien ne s'était passé. Les soldats allemands le saluaient comme le faisaient les agents de police danois, mais il n'y avait plus de Danemark. Jusqu'à nouvel ordre, il est *protégé* par l'Allemagne.»

Cette situation eut une répercussion immédiate en Islande, royaume indépendant qui n'est lié au Danemark que par la communauté du souverain. L'Islande réaffirma son indépendance. Elle déclara que jusqu'à la fin de la guerre le Parlement islandais aurait tous les pouvoirs habituellement détenus par le Roi. Quelques semaines plus tard, elle demandait à l'Angleterre de lui procurer une garnison suffisante pour la défendre contre toute attaque. Les îles Feroë et le Groenland se déclarèrent par la bouche de leurs autorités provisoirement indépendants et se mirent également sous la protection britannique.

A l'heure même où Copenhague succombait, Oslo était attaqué.

La manœuvre allemande contre la Norvège avait été préparée de longue main. Depuis le début de la guerre les eaux territoriales norvégiennes avaient été utilisées impudemment par la marine de guerre allemande. Les corsaires qui voulaient échapper au blocus de la Baltique sortaient des détroits en se défilant le long des côtes norvégiennes.

Dans ce dédale d'îles les navires britanniques et français, respectant scrupuleusement la neutralité ne pénétraient jamais, la marine norvégienne étant censée contrôler les eaux territoriales et en chasser tous les indésirables. Par le même chemin, mais en sens inverse, descendaient vers les ports du Reich les cargos chargés des précieux minerais de fer du nord de la Suède. Les protestations des Alliés, en règle générale, étaient ignorées ou mal reçues. L'hostilité de la Norvège contre la Grande-Bretagne parvint même à un rare degré d'acuité à la suite de la capture du navire allemand *Altmark* par les torpilleurs britanniques dans un fjord norvégien.

L'*Altmark*, navire auxiliaire de la flotte de guerre allemande, ramenait en Allemagne les marins faits prisonniers dans l'Atlantique sud par le cuirassé *Admiral Graf Spee*. Les services de renseignements britanniques avaient dénoncé l'*Altmark* et sa cargaison bien des semaines avant son arrivée dans les eaux européennes. Le gouvernement norvégien avait été formellement averti. Pourtant lorsque l'*Altmark* se présenta, il ne fut l'objet d'aucune mesure spéciale et au contraire, c'est sous l'escorte d'un navire de guerre norvégien qu'il poursuivit sa route vers les ports allemands. L'intervention brutale de la flotte britannique délivra les prisonniers.

Il est presque comique de rappeler aujourd'hui les accents indignés par lesquels la Norvège protesta contre cette violation de sa neutralité. Mieux vaut les oublier, la Norvège ayant depuis mieux compris où se trouvaient alors les véritables défenseurs du droit et des neutres.

L'incident de l'*Altmark* à peine étouffé, les Alliés

décidèrent d'enrayer définitivement la contrebande des minerais de fer suédois et installèrent des champs de mines sur trois points de la côte norvégienne. A l'heure où les navires alliés déposaient leurs dangereuses cargaisons aux points indiqués, l'Allemagne était déjà prête à l'action : des compagnies de débarquement camouflées en groupe de touristes ou dissimulées dans les cales de navires marchands attendaient l'heure de l'attaque dans les principaux ports norvégiens.

Cette agression revêtit une forme nouvelle par l'emploi de l'aviation comme moyen de transports des troupes. C'est par avion qu'arrivèrent les contingents allemands, par avion qu'ils furent ravitaillés, par avions qu'ils furent renseignés et défendus. Dès les premières journées, la Norvège perdit sa capitale livrée avec toutes les défenses maritimes de son fjord par des traîtres nazis. Elle perdit aussi les ports de sa côte atlantique et les voies ferrées qui y aboutissaient. Trondjhem, Bergen, Stravanger, Narvik tombèrent par surprise entre les mains des Allemands. Mais le roi Haakon refusa de s'incliner devant la force.

Il proclama la mobilisation générale, fit appel aux Alliés et commença à défendre ce qui pouvait être défendu. Après de longues journées de lutte et l'échec d'une diversion franco-britannique au nord et au sud de Trondjhem, il se réfugia dans l'Extrême Nord du pays et barra aux Allemands la route du Fer. Un corps expéditionnaire allié composé de solides canadiens et des troupes alpines de France combat aux côtés de l'armée norvégienne. Ils ont repris la ville et les fjords de Narvik après une longue guérilla, ils poussent maintenant leur front vers le sud. Pour la première fois depuis deux siècles, des Scandinaves se battent. Il n'y a plus pour eux de neutralité.

La Suède en ces jours tragiques fait triste figure. Elle était la plus forte des nations nordiques, la plus riche aussi et un long passé glorieux pouvait faire supposer qu'elle ne laisserait pas périr sans un geste après la Fin-

lande, les « associés » danois et norvégien. Le slogan de la politique suédoise dans l'affaire finlandaise n'a pas resservi pour l'agression norvégienne. « Nous servons mieux nos amis en restant à l'écart du conflit » répétait-on alors.

Le gouvernement suédois s'est tu devant l'attaque brutale de ses voisins. Lorsqu'il a parlé, ce fut pour annoncer un échange de lettres « qu'il ne convenait pas de publier » entre le Fuehrer allemand et le roi Gustave V.

De fait, la Suède est prisonnière. Elle s'est rendue sans combattre.

*
* *

Les derniers adhérents du groupe d'Oslo sentirent à leur tour peser sur eux la menace allemande. Les observateurs hollandais et belges étaient depuis longtemps conscients du péril qui les guettait.

Génée dans son expansion vers l'orient par ses accords avec Moscou, l'Allemagne devait à toute force briser l'encerclement du blocus et s'ouvrir une route vers la mer libre ou au moins vers les côtes anglaises. La ligne Maginot était trop dure à aborder de front. Il ne restait qu'une solution : rééditer le plan Schlieffen et tenter en 1940 la manœuvre qui avait échoué en 1914 : violer la neutralité belge et par surcroît de précaution la neutralité hollandaise.

Les Hollandais sentirent la menace. Ils comprirent à l'agitation de leurs nazis, — car, hélas, eux aussi avaient *leurs* nazis — que Hitler songeait à eux. Ils eurent la sagesse de taire ce que leur apprirent les espions capturés jusque dans les administrations du pays et se contentèrent de préparer leur défense.

Dès novembre 1939, une partie du pays fut inondé. La préparation de l'armée fut poussée intensément ; des contacts utiles furent établis avec la Belgique aussi menacée que la Hollande.

Le 10 mai à l'aube, les troupes allemandes franchirent

les frontières belges et hollandaises. De la Haye comme de Bruxelles, partit un appel aux Puissances garantes de la neutralité des deux pays. La France et l'Angleterre répondirent immédiatement.

Il est trop tôt pour détailler ce que fut cette bataille. On commence à peine à savoir avec quel héroïsme la Hollande résista. On sait seulement que la moitié de ses villes — et les plus riches — sont détruites, que sa petite armée s'est faite massacrer sans céder, que malgré les armes nouvelles expérimentées contre elle, elle a tenu presque au bout. La tragédie belge a dissimulé les derniers sursauts de la Hollande. On ne pourra parler d'elle que plus tard.

Mais la Belgique ?

Prise à contre-pied, malgré les avertissements des Hollandais, avec une mobilisation à demi-faite, elle dut abandonner dès le premier jour la ligne des frontières pour se replier sur la Meuse.

Liège et Namur tinrent bon, mais le canal Albert fut traversé par l'ennemi au sud-ouest de Maastricht et disloqué par l'action des colonnes motorisées. Les Belges, durent se résigner à laisser à l'ennemi Louvain, Bruxelles et Anvers.

Pendant que l'armée se réformait sur l'Escaut, les Allemands pénétraient en France au nord de Sedan et s'infiltraient rapidement vers Arras. C'est alors que, en plein combat, dans des circonstances encore mal connues mais bien troublantes, le roi Léopold III abandonna la lutte.

Il avait été pendant ces dernières années, l'apôtre de la neutralité intégrale. Il avait voulu tenir balance égale entre les Démocraties et les Dictatures au risque de se trouver un jour seul devant Hitler. Il était la dernière victime de la neutralité.

* * *

NOTES ET CRITIQUES.

Le temps de la tour d'ivoire est révolu.

Le monde n'a pas été étonné, mais cependant ému d'apprendre que M^{me} Sigrid Unset, avant de fuir l'invasion allemande qui atteignait sa résidence de Lillehammer, a lancé au peuple norvégien une sorte de proclamation pour l'encourager à la résistance et le confirmer dans sa foi nationale. La célèbre romancière, dont l'évolution religieuse marquerait seule, s'il le fallait, le désintéressement absolu et la pureté morale, avait déjà quelques droits de parler au nom d'une nation inoffensive et pourtant offensée, au nom d'une cause absolument juste.

Mais le patriotisme s'est joint chez elle au sentiment de l'éternel. Et c'est pourquoi son exemple demeurera historique, de même que l'exemple de certains «clercs» qui trahissent par rancune politique, par lâcheté ou par sympathie perverse envers l'ennemi, restera aussi légendaire. Il y a, hâtons-nous de le dire, une grande différence d'un cas à l'autre, de M^{me} Unset à M. Knut Hansum, si on veut. Dans le premier cas, on peut déjà poser en principe que ni la corruption ni la faiblesse ne peuvent entrer en ligne. On peut même dire que l'écrivain qui prend le parti de l'opprimé contre l'oppresser, du neutre loyal contre le conquérant, des paysans armés de carabines contre les avions blindés et les chars d'assaut, celui-là est d'avance du côté du bon droit. Tandis que l'autre est suspect de préférer la force et la violence et d'avoir pour cela des raisons viles et personnelles. . . Mais n'instituons pas un parallèle. L'intéressant en notre siècle est de constater que les écrivains sont obligés de participer aux querelles nationales. Le temps de la tour d'ivoire est révolu. Pourquoi ?

Parce que désormais les conflits et les guerres ne sont plus de simples rivalités entre dynasties ou intérêts économiques : ils intéressent les principes éternels dont vit le genre humain, dont il ne peut se passer sans nier sa propre dignité entre les espèces animales. S'il n'y avait au monde que *struggle for life* et épreuve de forces, peu importerait que les loups mangeassent les brebis et que les oiseaux se nourrissent de chenilles, et même que le bacille de Hansen dévorât les tissus d'un corps humain. Mais, à moins de refuser toutes les lois de la pensée, il faut admettre que certaines destinées sont plus intéressantes que d'autres, plus nécessaires à la conservation et au progrès du monde, donc plus défendables. Notez que les théoriciens mêmes de l'impérialisme ne manquent pas de proclamer une hiérarchie de ce genre : ils attribuent généralement à leur race, à leur peuple, une mission privilégiée et proclament un droit qui les élève au-dessus de la vie aveugle, une raison d'être supérieure... Les philosophes les plus sceptiques peuvent bien déclarer, dans le calme de leur cabinet, que le panier de crabes que figure l'existence ne les intéresse pas. Ils sont crabes à leur tour. Ou plutôt ils distinguent fatalement la lutte de valeurs qui se poursuit sous l'aspect d'une lutte d'existences. Le civisme est né chez eux par l'effet de la conscience.

C'est pourquoi l'on ne doit pas regretter le temps où les grands artistes et hommes de lettres pouvaient mener leur carrière sans paraître jamais faire acte de citoyens. Ce temps est d'ailleurs légendaire, si on y songe bien. L'auteur des *Perses* a montré, voici deux millénaires et demi, qu'un poète peut et doit préférer sa patrie attaquée à l'agresseur. Et sans doute le nom de Tyrtée ne serait-il pas symbolique si ce lyrique eût célébré une cause injuste, un impérialisme, au lieu de prêcher une résistance et une réparation des torts. Dante a été un poète civique, mais on ne s'en étonne pas, tel étant son propos naturel autant que la théologie : un exemple meilleur serait fourni par Leopardi, qui figure le type même du pessimiste, de l'amant de la mort, de l'homme dont la patrie n'est vraiment pas de ce monde : or, en contemplant sa terre humiliée, il s'écriait : « Ô mon pays, je vois tes arcs, tes murs, tes colonnes, mais je ne vois plus le fer et le laurier de tes aïeux. » Et cette voix a retenti jusqu'au *Risorgimento*. Faut-il enfin rappeler ce que fit d'Annunzio, il y a un quart

de siècle ? On le considérait comme un esthète pur, un dilettante somptueux et voluptueux. En mai 1915, pour commémorer le départ des Mille, ce poète, d'ailleurs exilé volontaire, sentit qu'il était comptable de son génie à sa nation. Il se lança dans la mêlée en prononçant son fameux discours de Gênes. Et depuis lors il servit, par la plume, le fer et les ailes.

Encore s'agissait-il pour un d'Annunzio de rompre une neutralité, de prendre une initiative : dans la plupart des cas, ce sont plutôt les circonstances qui viennent forcer l'homme de lettres dans sa quiétude, et non pas lui qui les devance et les violente. Victor Hugo aurait pu saluer dans la guerre franco-prussienne de 1870 la chute du régime impérial qu'il exécrait. Il ne tarda pas à y voir le malheur immérité de la France, et c'est pourquoi il écrivit l'*Année terrible* et tous les manifestes que l'on sait. Un exemple encore, plus éclatant peut-être, serait celui de Verhaeren, poète social et socialiste, à qui l'invasion de la Belgique révéla d'un seul coup que son rôle était d'abord de défendre et venger sa nation : depuis lors le chantre des forts de Liège et du roi Albert devint un des champions du droit des peuples après avoir été celui des droits de l'homme. . . .

Nous ne verrions aucun inconvénient à ajouter Fichte à cette liste, du moins en tant que ses *Discours à la nation allemande* furent dictés par la conquête napoléonienne et non par un messianisme germanique qui se faisait jour dès le xviii^e siècle et dont Schlegel pourrait déjà servir de témoin. De toute façon les grands poètes polonais, tchèques, finnois, grecs, hongrois du milieu du xix^e siècle ont le droit d'être considérés comme des héros de la défense nationale. Oui, tous, aussi bien Panajolis Souzo que Mickiewicz et Petoefi que Lönuröth. Il est à croire que le xx^e siècle sera aussi riche en écrivains de ce genre puisque les violations de la liberté et les vicissitudes de la justice obligent de plus en plus les écrivains à « dire le droit ».

Il y a à cet égard une anecdote célèbre, évidemment travestie par la version qu'en a donnée Edmond de Goncourt dans son *Journal*, et qui a valu au mémorialiste de vives protestations des intéressés. . . . Nous voulons parler du dîner Magny, où assistaient régulièrement quelques écrivains très marquants à la fin du Second Empire. Le rite, on le sait, n'en fut pas interrompu par la guerre, ni même par le siège de Paris, ni

par la famine qui régnait dans la ville. Les convives en étaient quittes pour manger du pain noir et goûter du cuissot d'éléphant (on avait tué les bêtes du Jardin des Plantes). Un jour il y eut à table, tandis que le bombardement s'entendait au loin, une discussion patriotique. Flaubert, Goncourt, Montégut, Hébrard et quelques autres, déclaraient bien haut que la cause de la France était sacrée et seule défendable. Renan les surprit un peu en spécifiant : « Non, la cause de la justice et de l'humanité. » Les médisants colportèrent aussitôt qu'il avait parlé comme un traître ! Il fut obligé par lettre de préciser sa pensée : il n'avait pas opposé une cause à l'autre, il avait dit que celle de la patrie ne l'intéressait que parce qu'elle était associée à l'autre, et que si elle ne l'eût pas été, il ne l'eût pas défendue. Car les barbares et les violents, eux aussi, pourraient se déclarer nationalistes à bon droit, sans examiner ce que vaut leur impérialisme...

Ainsi expliquée, l'anecdote prend toute son éloquence. L'écrivain peut être, comme citoyen, tenu de préférer sa nation, mais, comme intellectuel, philosophe ou moraliste, il ne la préfère que parce qu'elle incarne la justice. Telle est la marque du civilisé. Et voilà pourquoi la proclamation d'une Sigrid Unset fait date dans l'histoire de cette lutte éternelle qui viennent non point des forces, mais des idées. Et la prise de position de *tous* les écrivains français dans la guerre que soutient aujourd'hui leur pays, aura la même éloquence, la même importance.

André THERIVE.

Le Canal de Kiel ou le trait d'union.

Ces pages écrites depuis plusieurs mois constituent une anticipation sur les modalités de la paix future. La clairvoyance des vues développées ici méritait l'honneur de la reproduction :

La guerre a laissé longtemps aux imaginations le temps et le besoin de travailler. Il n'est pas un Français de bon sens qui croit actuellement à la durée de la Maison Hitler, et, j'ajouterai, de la Maison Staline. Toutes deux ont mal résisté à l'épreuve de la crise et montrent des signes évidents d'usure et d'ébranlement. Et chacun se demande : qu'allons-nous mettre à sa place ? Faut-il croire, comme nous en menacent les feuilles d'outre-Rhin, qu'aux abominables tyrannies actuelles il n'y ait d'alternative que le chaos ? Je n'en crois rien.

Un point sur lequel tout le monde s'accorde, c'est que l'existence au milieu de l'Europe d'un État autocratique, dépourvu de tout appareil de contrôle et de freins, et animé d'ambitions insatiables dans toutes les directions, est incompatible avec la sécurité de ses voisins. De ces rêves et de ces ambitions, il faut à tout jamais lui enlever le goût par des moyens positifs. C'est un point que je développerai tout à l'heure. Mais il faut aussi ouvrir à ce pays malade les conditions d'une cure. Il faut restaurer en lui un sentiment de responsabilité et de *self respect*, il faut étayer cette masse menaçante et lui trouver un équilibre intérieur. C'est pourquoi toute l'opinion anglaise, toute l'opinion française, à la suite de ses chefs, est unanime à désirer pour l'Allemagne future un statut fédératif. Nous le désirons non pas seulement pour notre tranquillité propre, mais parce que c'est la formule qui répond le mieux aux intérêts, à la vocation et aux traditions de ce pays inquiet. Nous croyons avec M. Wilhelm Fœrster que l'échec de l'Assemblée de Francfort en 1848, qui a consacré la prédominance de la Prusse et ouvert le champ à la politique bismarckienne, a été un immense malheur pour l'Allemagne. Nous croyons que la voie véritable pour elle était celle que lui ouvraient, avec les

exagérations habituelles à l'esprit germanique, des hommes comme les Constantin Frantz, les Gørres, les Gervinus, les Herwegh. Nous croyons que le paradoxe d'un Reich dont la direction sous une forme absolutiste se trouve en Prusse, c'est-à-dire en un point excentrique, à l'écart des vrais foyers de communications et de richesses qui sont tous à l'Ouest, doit cesser un jour ou l'autre. Nous croyons que l'épouvantable danger d'une masse énorme, à la fois si organisée et si inerte qu'il suffise d'un levier de commande pour la précipiter sur ses voisins (d'un levier d'ailleurs si mal protégé qu'il a pu tomber aux mains d'un dément), ne peut plus être toléré.

Il faut rendre aux citoyens de l'Empire l'usage d'une liberté qui est la condition de la nôtre, mais d'une liberté pratique et pratiquée, à portée de leurs mains et garantie par un constant exercice. Il faut trouver un accord entre les droits d'un citoyen qui a le devoir de s'occuper de ses propres affaires et le légitime intérêt de l'actionnaire d'une grande firme adaptée à de grands horizons. C'est tout cela que nous envisageons sous l'idée à la fois confuse et nécessaire de fédéralisme. Confuse certainement, mais encore plus nécessaire. Comme l'histoire de France s'est cristallisée dans l'unité monarchique, l'histoire d'Allemagne n'a cessé de tourner, avec le Saint-Empire et la Hanse, autour de l'idée féconde d'association. Peut-être sera-t-il donné à l'avenir de la réaliser.

M. Chamberlain a insisté sur un autre point d'une importance si grande qu'elle est quasi révolutionnaire. Le principe a prévalu depuis la fin du moyen âge de l'autonomie, de l'indépendance absolue à l'intérieur de leurs frontières des différents États. C'est ce principe auquel il s'agirait aujourd'hui d'apporter des tempéraments. Les auteurs du traité de Versailles en avaient eu l'idée vague, mais leur tort a été de prétendre créer entre les nations une Société dont chaque membre, retranché dans une défensive farouche, se refusait à faire aux autres aucune véritable concession. De là un principe de contradiction interne d'où ne pouvait résulter que la ruine de la construction entière. Le nouveau *Commonwealth* devra, sous peine de mort, avoir des conceptions plus larges. Chacun de ses participants devra se pénétrer de ce que j'appellerai une conscience européenne. Il devra comprendre que la sublime devise évangélique : *Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit*, a un sens non pas seulement

négatif mais positif, et que, dans une société des nations comme dans une société d'individus, le bien de l'ensemble est solidaire de celui des parties. C'est ce qu'exprime une autre maxime biblique que je ne me lasse pas de citer : *N'empêchez pas la musique*. Et puisque l'Europe, suivant l'expression consacrée, est un concert, que chaque membre donc ait l'œil à la partition et l'oreille au tout-ensemble ! En termes moins imagés, je veux dire qu'il paraît nécessaire qu'à l'organisation particulière de chaque État se superpose une organisation collective, économique, financière, monétaire et surtout *judiciaire*. C'est ainsi que s'achèvera l'édifice dont la première pierre a été posée à Genève.

De cette prise de conscience, de cette délivrance, de cet élargissement, de cette dilatation généreuse de l'Europe, c'est l'Allemagne, par le vœu de la nature, qui est appelée à bénéficier davantage. C'est elle qui est au milieu. C'est elle que la nature à la fois et l'art ont gratifiée de richesses minérales et d'un réseau incomparable de fleuves bien orientés et de canaux. A ses portes se trouvent d'immenses régions dans le développement desquelles elle est appelée à prendre la première place, les États danubiens et cette immense Russie sur laquelle il faudra bien qu'un jour le monstre stalinien cesse d'étendre son ombre stérilisante. Telle est la vocation naturelle d'un pays qui cessera, il faut l'espérer, de prêter l'oreille aux démons wagnériens et qui la tendra au contraire à cette voix antique qui lui apprendra *combien il est bon et agréable de vivre frères en un même lieu*. (Ps. 132 I.)

Mais si l'Allemagne doit être le principal bénéficiaire de l'organisation future de l'Europe où elle trouvera sa place, les expériences passées nous prouvent qu'il est absolument indispensable de prendre à son égard des précautions. Toute son histoire depuis deux siècles n'est qu'un défi continu à la moralité internationale, une série ininterrompue de brigandages et d'agressions contre ses voisins. On aurait pu croire que l'aventure de 1914 lui aurait servi de leçon. Mais après avoir refusé obstinément de se repentir de ses crimes et d'avouer dans un événement affreux une responsabilité cependant aussi évidente que le soleil, la prise de l'Europe ne s'était pas plutôt relâchée sur elle qu'elle s'abandonnait à de nouvelles extravagances. L'Europe, qui a connu les règnes d'un Héliogabale et d'un Néron, a vu peu de spectacles plus

honteux que celui de ce grand peuple dans sa quasi-unanimité prosterné aux pieds d'un dément et proclamant scandaleusement à la face du ciel l'évangile bestial de la force pure et simple. Contre le danger de pareilles aberrations, il faut aux voisins de l'Allemagne des garanties concrètes et positives.

Je ne veux pas parler des garanties territoriales ; en dehors d'elles il y en a d'autres non moins efficaces.

Il y a d'abord le désarmement. L'expérience a prouvé qu'il était absolument impossible de laisser entre les mains d'une nation dépourvue à la fois de sens commun et de sens moral une arme aussi dangereuse que l'aviation. C'est comme si on laissait une mitrailleuse entre les mains d'une hystérique. A cet égard les mesures du traité de Versailles auront à être reprises et complétées. L'aviation devra être une organisation de caractère international, d'où l'Allemagne sera, au moins pour quelque temps, exclue, qui sera la garantie de la paix de l'Europe. En dépit des éternels critiques, la chose n'est nullement impossible. Et comme dit le proverbe anglais : *Where there is a will there is a way.*

Mais il y a surtout une position stratégique d'importance vitale qu'il est absolument impossible de laisser entre les mains de l'Allemagne et sur laquelle le long séjour que j'ai fait au Danemark et au Sleswig, en tant que haut commissaire du plébiscite, a attiré mon attention, c'est le canal de Kiel.

Le canal de Kiel doit être internationalisé et fortifié et remis entre les mains tout d'abord de forces franco-anglaises et plus tard de forces internationales.

Dans les deux guerres que nous avons été obligés de soutenir contre l'agression allemande, quelle a été la principale cause d'infériorité des Alliés, qui s'est traduite deux fois par d'immenses désastres ? C'est la séparation absolue, en raison du verrou baltique, des deux blocs opposés à l'empire de proie. Nous avons vu successivement la Russie et la Pologne s'engloutir sous nos yeux dans des conditions atroces sans pouvoir leur porter secours. Cela ne doit pas se renouveler. Il est impossible de laisser l'Allemagne jouir ainsi à l'orient de l'Europe d'une situation privilégiée et transformer une des régions du monde les plus riches d'avenir en une réserve dont elle seule a la clef. *Aperire terram gentibus*, telle a toujours été la devise de la France et de l'Angleterre. Nous aurons besoin dans l'avenir de la Pologne à qui nous avons fait des promesses

sacrées ; nous aurons besoin de la Russie quand elle aura réussi à se débarrasser, comme nous l'espérons tous, du monstrueux incubé stalinien ; nous avons besoin du monde scandinave que nous ne pouvons abandonner aux menaces et à l'oppression germaniques ; nous avons besoin de réunir le monde et de ne pas tolérer la coupure qu'y pratique l'interposition germanique sur une de ses artères magistrales. Maîtresse de la communication entre la mer du Nord et la Baltique, l'Europe pourra désormais tenir la Prusse en respect et surveiller tous ses accès à la mer. Nous lui aurons ôté à jamais, pour son propre bien, toute envie d'éventuelle extravagance militariste. La Baltique cessera d'être le bassin clos où les Tirpitz et les Raeder peuvent préparer en toute sécurité l'agression contre leurs voisins. Nous aurons ôté du cou d'une des parties les plus intéressantes et les plus riches de l'humanité la corde qui l'étranglait. Tout le Nord, tout l'Orient se mettront à respirer librement. Ce qui était un licou deviendra *un trait d'union*.

Les notes qui précèdent datent de plusieurs mois. Je n'avais pas cru opportun de les livrer à la publicité. Mais les circonstances ont changé. Des événements énormes se sont produits, qui montrent l'inconvénient de laisser aux mains d'un portier aussi peu sûr que l'Allemagne les clefs de la moitié de l'Europe. Au moment de la paix, la question du canal de Kiel se posera avec le caractère d'une impérieuse urgence.

Toute ma pensée se résume en cette phrase sur laquelle je n'insisterai jamais assez : Il est impossible de laisser à l'Allemagne la clef de la moitié de l'Europe, je devrais plutôt dire de l'Europe tout entière, puisqu'il est impossible de concevoir une Europe coupée en deux.

Paul CLAUDEL.

Voix de l'Égypte.

Continuant sa série sur les opinions des grands intellectuels étrangers, les Nouvelles Littéraires publie cette déclaration de Taha Hussein :

Je conçois à peine la neutralité politique. Dans le conflit actuel, la neutralité individuelle sur le plan moral est absolument impossible. Ce serait de la lâcheté ; elle dénoterait un tempérament d'un égoïsme exceptionnel.

La cause de la France est intimement liée à celles de l'esprit et de la civilisation. Nous avons été élevés dans l'idéal classique que la France représente parfaitement. C'est nous-mêmes qui vaincrons lorsqu'elle vaincra... Mais elle est déjà victorieuse au point de vue spirituel, elle a gagné la guerre dès le premier jour. Quand celle-ci est devenue effective, le monde avait déjà condamné l'Allemagne. Il n'est pas divisé comme en 1914 : germanophiles et germanophobes. Les partisans de l'Allemagne ne se trouvent qu'en Allemagne... et tous les Allemands ne le sont pas !

Même dans les pays les plus neutres, les cœurs sont avec la France. Comment pourrait-il en être autrement ? C'est le pays le plus généreux. Elle l'a prouvé, encore récemment, en recueillant les persécutés d'Hitler. *Elle est la citadelle de la liberté de l'esprit.*

Les idées d'Ibn Khaldoun sur l'évolution des sociétés.

Abder-Rahman Ibn Khaldoun naquit à Tunis en 732 de l'hégire (1332 de l'ère chrétienne). Son grand-père était venu d'Andalousie où les Benou Khaldoun, famille d'origine arabe, vivaient depuis cinq cents ans. Cependant, le plus glorieux enfant de la lignée ne devait retourner en Espagne qu'au cours de missions diplomatiques. La plus grande par-

tie de son existence devait se passer en Berbérie. Il en habita toutes les villes importantes, y fut le familier des rois et l'hôte des chefs de tribus. Il fut proprement un nord-africain. Il affectait de porter le burnous maghrebin jusqu'en Orient. C'est l'histoire des Berbères qu'il voulut tout d'abord écrire et c'est à la lumière des faits qu'il avait observés dans ce pays qu'il entreprit d'échafauder un système d'histoire universelle.

A vrai dire, ses idées sur l'évolution des sociétés ne pourraient s'appliquer à la plupart des peuples étrangers sans quelques retouches ; mais il est, pour le développement des États berbères, un guide d'une surprenante lucidité, en particulier pour l'histoire des Almoravides, des Beni Merin de Fès et des Beni Abd-el-Wâd de Tlemcen, c'est-à-dire de ceux qui vécurent sous la tente avant de s'installer dans les villes et de fonder des empires.

Vie nomade, vie sédentaire : deux états également conformes à la nature et deux états successifs. C'est un fait d'observation courante, dans l'Afrique du Nord comme ailleurs, que les campagnes alimentent et renouvellent par un afflux continu la population des villes. Quant aux Bédouins du désert, ils sont appelés à devenir les maîtres des cités et des pays fertiles qui en dépendent. Plus que tous autres, ils possèdent les vertus qui font les conquérants et les chefs. La dure existence qu'ils mènent, dans des régions dont les ressources sont rares, où tout le monde ne peut manger à sa faim, leur a donné l'endurance et la sobriété. L'insécurité, la crainte perpétuelle des surprises de voisins avides leur imposent la vigilance. La nécessité où ils se trouvent de défendre leur famille et leurs troupeaux ou de se procurer les biens qui leur manquent aux dépens de voisins mieux partagés, développe leur ardeur combattive, leur audace et leur courage. Leur attachement singulier à cette vie dure mais libre en fait des indépendants et des hommes fiers ; mais, en même temps, l'utilité qu'ils ressentent de rester unis aux gens de leur petit groupe, de leur venir en aide et de compter sur eux à l'heure du péril, leur inculque l'esprit de corps, la solidarité de tribu.

Cet esprit de corps, c'est là pour Ibn Khaldoun la vertu la plus précieuse de toutes. C'est lui qui assurera le succès du chef autour duquel le clan se groupe. Ce chef est de leur race ; il s'enorgueillit de compter parmi ses ancêtres celui dont la

tribu porte le nom. La pureté de son sang est une des conditions du respect qu'on lui porte ; mais il a d'autres qualités qui légitiment l'autorité dont il jouit : il a une famille nombreuse et étroitement unie ; il est généreux et ne laisse personne dans le besoin ; il est habile et se fait obéir plutôt par la persuasion que par la contrainte. S'il sait profiter des circonstances, l'avenir lui appartient. L'avenir, c'est-à-dire l'acquisition des terres mieux arrosées et plus riches, la soumission des cultivateurs sédentaires incapables de se défendre, enfin la prise de possession des villes.

Ces nomades, Ibn Khaldoun les connaissait bien : il ne peut se défendre de la sympathie qu'ils lui inspirent. Il avait couché sous leurs tentes et mangé leur pain ; il avait écouté leurs histoires et enregistré leurs généalogies. Tout ce qu'il nous en dit, il le doit à l'information personnelle. Mais il connaissait encore mieux ce que devient une ancienne famille de pasteurs nomades, à l'occasion coupeurs de routes, quand elle s'est installée bourgeoisement entre les murs d'un palais, qu'elle s'est entourée de hauts dignitaires et qu'elle s'est accoutumée à toutes ces commodités de la vie dont elle ne pourra plus désormais se passer. Son analyse se fait ici plus subtile et plus clairvoyante à raison des symptômes plus complexes qu'il a observés.

L'existence du nouvel empire va se dérouler, toute semblable à la vie humaine. Il aura sa jeunesse, sa maturité et son déclin. Dans chaque âge s'affirment des caractères que l'âge précédent portait en germe. Chaque génération, coïncidant avec un de ces trois âges, apporte un esprit nouveau, qui se marque dans ses moeurs et dans son attitude à l'égard de l'État. Or, l'on peut assigner à toute génération une durée approximative de 40 ans, et 120 ans à l'évolution normale des empires.

Durant les quarante années où s'écoule la jeunesse, les hommes qui fondèrent l'empire conservent les qualités qui faisaient la force de la tribu. La sobriété, la rusticité des goûts dont ils sont fiers, car elle les oppose au peuple dégénéré qu'ils ont vaincu, les empêchent d'abuser des ressources que la conquête a fait tomber en leurs mains. La solidarité les tient groupés autour du prince et de ses proches et crée dans le vieux clan quelque chose d'analogue à un sentiment national. La bravoure fait de ces anciens nomades une armée dynastique aguerrie et puissante. Leur chef peut sans inconvénient les

associer à son pouvoir naissant, et il étend les limites de son domaine. L'âge mûr vient et pendant les quarante années qu'il se prolonge, les habitudes de la vie urbaine se substituent à celles de la vie nomade. L'accoutumance du bien-être a remplacé la médiocrité du premier âge. Le goût du luxe naît. L'esprit de corps s'affaiblit. Le successeur des vieux cheikhs impose son autorité à ses compagnons, qui ont perdu leurs vertus combattives, mais conservent encore l'amour de l'indépendance et la fierté. Il remplace progressivement ses parents indisciplinés par des clients et des mercenaires d'un manières plus souple. Pendant les quarante années que dure le déclin de l'empire, la troisième génération a tout oublié des mœurs agrestes et de l'humeur guerrière qui faisaient la force des ancêtres. Elle s'abandonne aux délices de la vie. La royauté elle-même, devenue absolue, soutenue par des soldats de métier, impose encore le respect aux puissances voisines ; mais elle s'illustre moins par ses conquêtes que par ses grands travaux. C'est l'époque des constructions somptueuses : on bâtit des palais et l'on plante des parcs. Les revenus de l'État s'y épuisent et les charges qui pèsent sur le peuple s'aggravent. Le gaspillage des finances et les intrigues de harem sont les symptômes les plus alarmants de cette décrépitude. «Le souverain, écrit Ibn Khaldoun, dépense en fêtes et en plaisirs les trésors amassés par ses prédécesseurs. Il s'entoure de faux amis et d'intrigants auxquels il confie des fonctions qu'ils sont incapables de remplir. Il froisse l'amour-propre des chefs de la nation et en fait des ennemis, qui n'attendent pour le trahir que le moment opportun. Il gâte l'esprit de l'armée en employant pour ses fantaisies coûteuses l'argent qui devait servir à la payer : jamais il ne s'entretient avec ses soldats ; jamais il ne les interroge sur leurs besoins. Ainsi l'empire ressent les atteintes d'un mal qui doit l'emporter et qui n'admet aucun remède.»

Si cependant l'empire excède cette échéance fatidique de cent vingt ans et, en fait, beaucoup de royaumes berbères l'ont dépassée, c'est que personne ne songe à l'attaquer sérieusement. Il peut même arriver qu'il connaisse un retour de fortune. «Ainsi, dit Ibn Khaldoun, quand une lampe est près de s'éteindre, elle jette subitement un éclat de lumière qui laisse supposer qu'elle se rallume. Son prestige ancien le protège encore. Mais cette façade même est lézardée. La catastrophe

est proche. L'empire ne résistera pas à l'assaut des conquérants bédouins, des barbares aux forces neuves, aux «vertus» intactes, par qui s'accompliront les destins qui recommenceront l'histoire.

De cette magistrale synthèse, je n'ai pu donner qu'une esquisse bien rapide. Que de remarques lumineuses de détails n'y trouverait-on pas encore. Que d'enseignements à en tirer, même pour les États étrangers à la Berbérie, même pour nos États modernes. Quant au passé de ce pays qui fut le sien, on ne peut vraiment le comprendre sans recourir à lui. Homme de gouvernement, il y tint dans ses mains les ressorts des empires, mais nous savons assez que cela ne suffit pas pour dominer les événements dont on est témoin. Heureusement, il était par surcroît un grand historien ; il avait une largeur de vues infiniment rare et ce sens profond des réalités qui reste comme la marque propre de son génie.

Georges MARÇAIS.

Quelques réflexions sur «Cléopâtre» d'Auguste Bailly.

Pour quel motif choisir la vie, magnifique sans doute, mais douloureuse également, d'une grande passionnée, dont le destin tragique nous avait été déjà si remarquablement révélé par Arthur Weigall, il y a quelques années et qui avait su nous faire aimer la grande amoureuse de l'histoire. Dans ses «suggestions psychologiques», qui servent en quelque sorte d'avant-propos à son livre, M. Bailly semble vouloir détruire une pareille légende. Cléopâtre aurait été beaucoup plus rusée, beaucoup plus calculatrice qu'amoureuse. Sans doute, mais cette reine, — au trône branlant, — fut non moins une grande amoureuse.

Donnant dans son propre piège, Cléopâtre s'éprend, tour à tour, et chaque fois sincèrement, de ceux qu'elle voulait tenir sous son emprise, mais cela Bailly ne semble l'admettre qu'avec beaucoup de réserve.

Passant tout de suite au cœur même du sujet, l'auteur brosse un saisissant tableau de l'Égypte d'alors, des intrigues quoti-

diennes de palais, accompagnées de meurtres fréquents.

C'est dans ce milieu que l'on voit apparaître Cléopâtre, aussi jolie que séduisante, — puisque tout le monde en convient, — mais de qui nous ne connaissons qu'un sein, et puis aussi... son nez. C'est peu, sans doute, mais c'est peut-être mieux : tel Cuvier, chacun d'entre nous la modèlera au gré de ses désirs.

Jeune encore, elle avait épousé son frère : un mariage en famille, pour suivre les traditions de la famille, — mais sans conséquence aucune. A-t-elle appartenu à Cneius Pompée? Bailly semble l'admettre alors que Weigall le conteste, mais qu'importe.

A supposer même qu'elle se soit donnée à lui, il ne se serait agi que d'une aventure au cours d'une époque orageuse, dont elle n'aura vraisemblablement conservé le souvenir que parce qu'il s'agissait en définitive du fils de Pompée.

Survient, sur ces entrefaites, Jules César, que Cléopâtre approche d'une façon assez pittoresque. Peut-être son audace, venant s'ajouter aux attraits que nous lui connaissons, aura contribué à la rendre plus sympathique encore à Jules César. Mais l'a-t-elle vraiment aimé? Si l'on prend l'amour avec tout ce qu'il comporte de complexe, — et souvent de paradoxal, — il n'est pas impossible que Cléopâtre ait sincèrement aimé le vainqueur de Vercingétorix.

Ce quinquagénaire au visage défraîchi, — ce barbon, selon l'expression de Bailly, — n'en devait pas moins avoir du charme, le charme de sa notoriété, et de l'expérience surtout.

Jeune reine, au trône chancelant, Cléopâtre avait dû beaucoup escompter de l'intervention providentielle de Jules César dans ses affaires de famille.

Mus l'un et l'autre par l'intérêt, parce qu'ambitieux tous deux, fiers l'un de l'autre, — lui de son physique, elle de sa renommée, — Cléopâtre, âgée d'à peine 20 ans, n'a pas dû s'abandonner moins amoureusement pour cela dans les bras du vaillant conquérant. Inexperte encore, Cléopâtre n'a pas pu ne pas s'éprendre de son mentor qui, à raison même de son âge, avait une expérience dont elle manquait. L'aurait-elle suivi à Rome pour vivre à ses côtés, loin de l'Égypte, loin d'Alexandrie, laissant les intrigues suivre leur cours, au point de risquer de compromettre la sécurité même du trône, qui est à l'origine de cet amour, si elle n'avait pas, après coup,

tout au moins, sérieusement tenu à Jules César, si elle ne l'avait pas aimé? Il y a quand même là matière à réflexion.

Jules César meurt, lâchement assassiné par les siens, quand Cléopâtre avait 23 ans à peine. A cet âge, on se fait facilement une raison des événements les plus tristes.

César disparu, Cléopâtre se ressouvient de son trône, et elle retourne à son pays natal. Elle y recevra Antoine, beaucoup plus jeune que son prédécesseur, et qui sera, — tout le monde en convient, — l'homme de sa vie.

M. Bailly se demande si l'amour de Cléopâtre pour Antoine n'excluerait pas toute idée de passion sincère pour Jules César? Formée à l'expérience dynamique de ce quinquagénaire célèbre, Cléopâtre pouvait, sans qu'il y ait de contradiction, s'attacher, avec une égale force, quelques années plus tard, au trop ardent *imperator*, à celui-là même qui devait son ascension aux faveurs de Turion.

Certes l'amour d'Antoine pour Cléopâtre lui aura fait perdre tous les avantages qu'il avait jusque-là recueillis, certes la défaite d'Actium lui aura coûté de celle-là même pour laquelle il avait déserté le champ de bataille, le plus pénible des affronts, — n'empêche que c'est sur le tombeau d'Antoine que Cléopâtre vieillissante se penchera, sincère, avant de mourir.

Des vestiges de l'éclatante beauté de Cléopâtre, il ne resterait guère grand'chose au moment où elle devait paraître devant Octave. Elle savait parfaitement qu'elle ne pouvait prétendre à de nouvelles conquêtes, qu'Octave n'était plus assez jeune pour pouvoir s'éprendre d'elle. Elle tentera d'éviter la honte de partir pour Rome, enchaînée et elle saura retrouver par le suicide un peu de son prestige déclinant.

«Dans la théorie des amants illustrés, Antoine et Cléopâtre, ces amants tragiques, rayonnent parmi l'or et la pourpre du même rayonnement dont flamboient, sur les mosaïques de Ravenne, Justinien et Théodora, réalisateurs du rêve pour lequel Antoine et Cléopâtre avaient donné leur vie», — comme l'écrit si bien Bailly en guise de conclusion, nous montrant ainsi cette calculatrice prise à son propre piège.

Somme toute, après avoir hésité sur le caractère sincèrement passionné de Cléopâtre, M. Bailly finit par l'admettre, rejoignant ainsi la prodigieuse légende de la reine éternelle.

LA REVUE DU CAIRE

Organe mensuel de l'Association Internationale
des Écrivains de Langue Française
(Section d'Égypte)

Abonnements pour l'Égypte P. T. 50
pour l'Étranger le port en plus.

On est prié de s'adresser à M. Gaston Wiet, pour tout ce qui concerne la rédaction (5, Rue Abdel Abou Bakr — Zamalek — Le Caire), et à M. Georges Dumani bey, pour tout ce qui concerne l'administration (37, Rue Kasr el Nil — Le Caire).

*Pour vous raser :
rapidement,
impeccablement et
sans souffrance*

Rasoline
MOLINARD
à l'huile d'amandes douces

Exigez tous les produits MOLINARD avec la bande de garantie
pour l'Égypte dûment signée par la Maison VITTA & C^o.

Distributeurs exclusifs : VITTA & C^o

LE CAIRE — ALEXANDRIE.

THE PHARAONIC MAIL LINE (S. A. E.)

REPRISE DU SERVICE RAPIDE
ENTRE
ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE
PAR LE S.S.

« MOHAMED ALI EL KEBIR »

ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

*Pour tous détails concernant passages et frêt,
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghloul, Tél. : 21423.

LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.

SUEZ : Rue El Bosta El Khédivieh, Tél. : 50.

PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd. Tél. : 333.

ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son,

AMERICAN EXPRESS Co., Inc.,

et aux principales agences de voyages.



extra
sec

CURAÇAO

CUSENIER

F. ROS

Entente Cordiale

WHISKY
ET
PERRIER



403

"Nous vous remercions, Marianne, pour bien des choses mais, par-dessus tout, pour votre Eau Perrier, qui met en valeur vos vins déjà si délicieux et rehausse le bouquet de notre Whisky national."